La rubrique
DES PATRIMOINES *de Savoie*

Conservation Départementale du Patrimoine . décembre 2020 . n°46

SAVOIE
LE DÉPARTEMENT

éditorial

La rubrique 46

Conseil départemental de la Savoie
Conservation départementale du Patrimoine
Hôtel du département, CS 31802
73018 Chambéry CEDEX
Tél. (00-33-4) 04 79 70 63 60
E-mail cdp@savoie.fr

La station de Valmorel, une architecture imaginée par Michel Bezançon en rupture avec les grands blocs d'immeubles des plans neige des années 1960. © OTVVA / Baptiste Assemat

Directeur de la publication
HERVÉ GAYMARD

Rédacteur en chef
PHILIPPE RAFFAELLI

Direction des Archives, du Patrimoine et des Musées
FLORENCE BEAUME, directrice

Conservation départementale du patrimoine de la Savoie
PHILIPPE RAFFAELLI, conservateur en chef du patrimoine
CLÉMENT MANI, attaché de conservation du patrimoine, adjoint au chef de service
SOPHIE CARETTE, assistante principale de conservation du patrimoine
VINCIANE GONNET-NÉEL, assistante principale de conservation du patrimoine
ODILE GABORIAU, rédacteur principal
LAURENCE CONIL, rédacteur
VALÉRIE BRÉBANT, secrétaire
MARIE-ANGÈLE GUILLIEN, chef d'équipe accueil et médiation
CLARA BÉRELLE, chargée de mission Inventaire du patrimoine
JÉRÔME DURAND, chargé de mission Réseau des musées et maisons thématiques de Savoie et projet européen Mines de montagne

Crédit photographique
CDP / J.-F. Laurenceau, P. Raffaelli (page 3)
CDP, P. Rebeaud, Odyssée (page 4 & 5)
M. Marpaux, CDP (page 6 & 7)
Archives départementales de la Savoie (pages 8 à 11)
Archives départementales de Haute-Savoie (pages 12 & 13)
Archeodunum, Archives municipales Ville de Chambéry (pages 14 & 15)
OTVVA, Scalpfotos, CAUE de la Savoie (pages 16 & 17)
CDP / J.-F. Laurenceau, photothèque association Arts en Chœur (pages 18 & 19)
L. Personnaz (page 20), C. Mani (page 21), É. Thirault (pages 20 & 21)
A. Mélo, R. Durand (pages 22 & 23)
Arkémine, A. Arles (pages 24 & 25)
M. Feugueur, T. Levret/ CD 74, D. Fert, C. Guffond, J. Laidebeur (pages 26 à 29)
D. Miège (page 30), Photothèques Musée des Beaux-Arts de Chambéry (pages 30 & 31) et Musée Masséna de Nice (page 31)
D. Gourbin / musées de Chambéry (pages 32 à 34)

Création graphique de la maquette Emmanuelle Mellier
Exécution et mise en page Fanette Mellier et Marion Pannier

La rubrique des patrimoines de Savoie est téléchargeable sur patrimoines.savoie.fr

Dépôt légal
3e trimestre 2020
Tirage 2800 exemplaires
ISSN 1288-1635

À l'heure où paraît ce numéro de *La rubrique des patrimoines de Savoie*, le monde de la culture et du patrimoine demeure dans une grande incertitude sur les perspectives d'ouverture au public et la programmation de ses activités.
En dépit de ce contexte morose, qui a de graves répercussions sur tous les secteurs de notre vie sociale et économique, le bilan de l'année 2020 nous offre quelques motifs de satisfaction. En effet, dès le mois de juin et jusqu'au début de l'automne, le public a été présent en nombre dans nos départements de montagne, non seulement pour profiter des activités sportives et de plein air mais aussi pour découvrir le patrimoine culturel sous toutes ses formes. C'est ainsi que le Château des ducs de Savoie a accueilli près de 25 000 visiteurs, soit 40 % de la fréquentation habituelle, malgré une période cumulée de fermeture de cinq mois et des dispositions sanitaires contraignantes, ou que la nouvelle exposition *Mines de montagne*, présentée durant l'été à la Grange batelière de l'abbaye de Hautecombe, a reçu près de 20 000 visiteurs, soit à peine moins que l'exposition *Ducs des Alpes* en 2019. Les Journées européennes du patrimoine, ce grand rendez-vous des citoyens français avec leur patrimoine commun, ont pu avoir lieu, avec une offre dont la variété le cédait à peine aux années précédentes. Ces exemples illustrent une tendance constante depuis quelques décennies : les Français se déplacent, de plus en plus nombreux, pour visiter des lieux patrimoniaux. Les ressources et outils numériques diffusés en ligne, très variés dans le domaine culturel, ont largement pris le relais pendant le confinement mais ils ne concurrencent pas la visite *in situ*, toujours irremplaçable.

Si le public plébiscite en nombre le tourisme patrimonial, de proximité ou plus lointain, c'est aussi parce que l'offre de médiation s'améliore constamment. Il ne suffit pas de restaurer un monument ou d'ouvrir une église ; le public attend un discours d'accompagnement, une mise en contexte, une animation des sites. Il faut faire parler les pierres… Et c'est possible grâce au patient travail des chercheurs pour documenter notre patrimoine. Les contributions qui sont proposées dans chaque livraison de *La rubrique* le démontrent amplement et participent à la diffusion de ces connaissances. Les pages qui suivent, offrent une moisson de riches études sur des sujets couvrant les différents champs du patrimoine, fruits du dynamisme des acteurs du patrimoine et de la recherche : décors contemporains de l'église paroissiale de Saint-Jean-de-Chevelu, architecture de la station de Valmorel, prospections archéologiques dans les zones rendues accessibles par les retraits glaciaires, sidérurgie et métallurgie dans les Bauges et le massif des Hurtières, étude archéologique de l'alpage de Sales, à Sixt-Fer-à-Cheval.

Si les musées, monuments historiques et sites patrimoniaux ont pu accueillir un public nombreux en cette saison estivale si particulière, c'est aussi grâce aux efforts d'adaptabilité dont ont fait preuve les professionnels qui les gèrent et les animent : tous se sont mobilisés pour faire évoluer leurs modalités de visite, voire leur scénographie et leurs outils de médiation, et mettre en place des mesures sanitaires afin de garantir la sécurité de tous les visiteurs, tout en préservant la convivialité et l'expérience sensible que suppose la découverte d'un site, d'une œuvre d'art, d'un monument ou d'un parcours dans une exposition. En témoignent les contributions de ce présent numéro qui présentent la médiation culturelle au temps du coronavirus, les adaptations mises en œuvre pour maintenir la formation académique consacrée au patrimoine industriel qui s'est tenue à la Chartreuse d'Aillon, ou encore les protocoles mis en place afin d'accueillir à nouveau les chercheurs dans les salles de lecture des Archives départementales. Les équipes des musées et des établissements culturels ont aussi réalisé des prodiges pour mener à bien les projets d'expositions programmées en 2020 : *Anglomania* et *Le Bel-esprit s'expose* du Musée Faure à Aix-les-Bains et *Lémenc sous nos pieds* du centre d'interprétation de l'architecture et du patrimoine de Chambéry en attestent. Elles ont dû fermer prématurément à l'automne mais leur durée a été prolongée, afin de rencontrer un plus large public. Souhaitons que leur réouverture puisse intervenir au plus tôt, comme celle du Musée des Beaux-Arts de Chambéry, qui vient de rejoindre le réseau Entrelacs – musées et maisons thématiques de Savoie, animé et soutenu par le Département de la Savoie, et dont on découvrira dans cette publication des acquisitions récentes qui enrichissent sa collection de peintures. Enfin, souhaitons que l'exposition *De Gaulle et les départements savoyards – 1940-1965* que le public a pu découvrir aux Archives départementales de Savoie et de Haute-Savoie à l'occasion des Journées du patrimoine, puisse reprendre l'itinérance dans nos départements programmée lors de son lancement. Au moment de la clôture de cette année de commémoration du général de Gaulle, aussi une année d'épreuves, comment ne pas penser à l'une des formules de ses *Mémoires de guerre* : « Viser haut et se tenir droit » ?

Le Président
du Conseil départemental de la Savoie

ont collaboré à ce numéro ■ Adrien Arles, responsable d'opération, Arkémine, 04 75 61 83 80, adrien.arles@arkemine.fr ■ Cécile Bogey, professeure de Lettres et FLS, formatrice académique, professeure relais réseau Entrelacs, cecile.bogey@ac-grenoble.fr ■ Jean-Luc Boizard, association Arts en Chœur, Saint-Jean-de-Chevelu, jl-boizard@orange.fr ■ Caroline Bongard, directrice des musées de la Ville de Chambéry, 04 79 33 99 30, c.bongard@mairie-chambery.fr ■ Sophie Carette ■ André Carron, association Arts en Chœur, Saint-Jean-de-Chevelu, andre.chevelu@gmail.com ■ Emmanuelle Combet, unité service du public, archives départementales de la Savoie, emmanuelle.combet@savoie.fr ■ Sylvie Claus, directrice adjointe des archives départementales de la Savoie, 04 79 70 87 73, sylvie.claus@savoie.fr ■ Antonia Coca-De Bortoli, responsable du pôle scientifique, service des musées, Ville de Chambéry, 04 79 68 58 37, a.coca@mairie-chambery.fr ■ Julien Coppier, responsable des Archives anciennes et de la valorisation, adjoint au directeur, Archives départementales de la Haute-Savoie, 04 50 33 20 80, julien.coppier@hautesavoie.fr ■ Jérôme Durand ■ Hervé Dubois, architecte chargé de mission au CAUE de la Savoie, 04 79 60 75 50, h.dubois@cauesavoie.org ■ David Fert, création graphique / illustrateur graphiste ■ Vinciane Gonnet-Néel ■ Christophe Guffond, responsable de l'Unité archéologie et patrimoine bâti, Pôle Culture Patrimoine, Département de la Haute-Savoie, 04 50 33 23 70, christophe.guffond@hautesavoie.fr ■ Valentin Lafont, doctorant, université Lumière Lyon II, UMR 5133, Archéorient ■ Cathy Le Blanc, architecte chargée de mission au CAUE de la Savoie, 04 79 60 75 50, c.leblanc@cauesavoie.org ■ Arnaud Letailleur, chargé de valorisation et de numérisation, archives municipales de Chambéry, 04 79 62 74 81, a.letailleur@mairie-chambery.fr ■ Clément Mani ■ Alain Mélo, recherche et valorisation des patrimoines historiques, melo.alain@wanadoo.fr ■ Marie-Claude Michaud, association Arts en Chœur, Saint-Jean-de-Chevelu, mcmichaud@wanadoo.fr ■ Delphine Miège, directrice du Musée Faure, animatrice de la Ville d'art et d'histoire d'Aix-les-Bains, d.miege@aixlesbains.fr ■ Mélanie Serafin-Mallet, directrice archives et patrimoine Ville de Chambéry, archives municipales, 04 79 62 97 90, m.serafin-mallet@mairie-chambery.fr ■ Éric Thirault, professeur de Préhistoire, directeur du département d'Histoire de l'Art et Archéologie, université Lumière Lyon II, UMR 5133, Archéorient, eric.thirault@hotmail.com.

le plan intégré thématique Patrimoine Culture Économie « PITEM PaCE »

un projet européen sur la culture et le patrimoine

Les forts de l'Esseillon en Maurienne, un site patrimonial d'envergure européenne.

Quel est le lien entre le musée de la Préhistoire des Gorges du Verdon à Quinson, la barrière de l'Esseillon en Maurienne et le fort d'Exilles dans le val de Suse ?
Une histoire commune, de la Préhistoire à aujourd'hui, qui relie des sites témoins de la richesse patrimoniale des territoires alpins du Val d'Aoste à Imperia et de la Haute-Savoie aux Alpes maritimes.

PITEM PaCE

Chef de file
Regione Autonoma Valle d'Aosta, Assessorato del Turismo, Sport, Commercio, Agricoltura e Beni Culturali, Dipartimento Soprintendenza per i Beni e le Attività Culturali – Struttura Analisi Scientifiche e Progetti Cofinanziati

Autres bénéficiaires
- Regione Piemonte
- Centro Conservazione e Restauro « La Venaria Reale »
- Città Metropolitana di Torino
- Regione Liguria – Settore cultura e Spettacolo
- GIP FIPAN – Rectorat de Nice pôle RDI, Recherche Développement Innovation
- Département de la Haute-Savoie – pôle Culture et Patrimoine
- Département de la Savoie – Direction des archives, du patrimoine et des musées,
- Département des Alpes de Haute-Provence – Service du développement culturel
- Musée de Préhistoire des gorges du Verdon
- Ville de Nice – Direction des Bibliothèques

www.interreg-alcotra.eu/fr

Le PITEM PaCE mobilise la culture et le patrimoine comme vecteur d'attractivité touristique et de vie économique locale sur le vaste espace transfrontalier France / Italie. Plusieurs projets sont conduits localement dans des stratégies communes de conservation, d'échange et de valorisation des patrimoines menacés ou méconnus. Au total, un budget de 6 700 000 € pris en charge par l'Europe à 85 % et par les porteurs de projet sera consacré à des projets d'envergure et à des actions communes thématiques sur la période 2019-2022.

Des projets fédérés autour de thèmes communs

Les actions des partenaires s'articulent autour de quatre thèmes fédérateurs emblématiques de la culture commune de ce vaste ensemble territorial à la fois géographique et politique : la Préhistoire (village préhistorique de Quinson, gravures rupestres), le bâti historique (fortifications, ponts, bâti traditionnel), le sacré et le profane incluant le patrimoine immatériel des fêtes traditionnelles et enfin la mémoire des conflits et de la Résistance. Ces actions sont regroupées dans trois projets distincts. Le projet SAUVEGARDER s'attache à réhabiliter les sites d'intérêt culturel et à partager les bonnes pratiques de restauration du patrimoine. Le projet DÉCOUVRIR POUR PROMOUVOIR valorise le potentiel du patrimoine culturel du territoire transfrontalier dans une perspective de tourisme durable. Enfin, le projet FAIRE CONNAÎTRE présente au grand public, aux jeunes, aux entreprises et aux professionnels le patrimoine des territoires frontaliers grâce à la numérisation d'un grand nombre de documents jusqu'alors inconnus.

La Chambre, Aussois et les gravures rupestres

En Savoie, un budget global de 741 250 € réparti sur trois ans est consacré aux actions. Deux communes mauriennaises sont délégataires du Département pour mener des projets sur leur bâti remarquable. La commune de La Chambre conduit une étude de conservation-restauration et de valorisation sur le Couvent des Cordeliers,

ACTUALITÉS PATRIMOINE

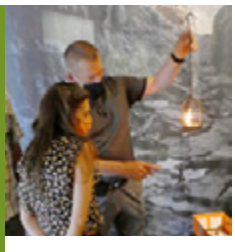
Le parc archéologique des Lozes, un haut-lieu de l'art rupestre alpin, Aussois.

un ensemble bâti médiéval qui remonte à 1365. La commune d'Aussois restaure une partie du bâtiment de commandement du fort Victor Emmanuel (barrière de l'Esseillon) pour créer un lieu de visite sur le patrimoine d'Aussois et les roches gravées en lien avec le Parc archéologique des Lozes.
En complément, le Département compile les données de la Conservation départementale du patrimoine sur les plus de 1000 roches gravées repérées en Savoie depuis 1990 et développe une base de données pour le suivi et la recherche sur le sujet. Des relevés numériques et des ateliers sur le recensement participatif des découvertes archéologiques en montagne sont également programmés grâce à ce projet européen.

Clément Mani

Le cloître de l'ancien couvent des Cordeliers, un site historique à valoriser, La Chambre.

la médiation culturelle au temps du coronavirus



PATRIMOINE & MÉDIATION

L'épidémie de Covid-19 frappe de plein fouet le monde de la culture et du patrimoine. Fermés lors des confinements et soumis à des protocoles sanitaires stricts lorsqu'ils ont pu ouvrir, musées, monuments et sites ont dû adapter sans cesse leurs pratiques : respect de la distanciation, application des gestes barrières … Pas simple pour la médiation culturelle basée sur l'échange, la convivialité, le partage ! Comment faire pour garder le lien avec les visiteurs ? Quelles solutions les médiateurs, spécialistes de l'adaptation permanente ont-ils trouvé pour se réinventer ? Tour d'horizon des expériences et des initiatives nées de la crise sanitaire.

La Médiation en mode Covid dans les expositions départementales

Gel, masques et distance de sécurité

Gel hydroalcoolique, distances de sécurité, port du masque, sont devenus tout à coup cet été des contraintes obligatoires pour se rendre dans les lieux culturels. Ces derniers ont dû rapidement s'organiser pour revoir les jauges, les parcours et les modalités de visite. Il leur a fallu privilégier les visites en extérieur ou dans des lieux suffisamment spacieux, équiper les médiateurs de système de sonorisation voire de visières, désinfecter les surfaces touchées par les visiteurs.

Dans la sidération et les incertitudes sanitaires du premier déconfinement, certaines propositions de médiation ont été annulées. Ce fut le cas, la mort dans l'âme, pour les parties de jeu de société, le parcours famille et toutes les manipulations prévues dans l'exposition *Mines de montagne*. Difficile de proposer sereinement à ce moment-là des activités mélangeant les publics et nécessitant de toucher un grand nombre d'objets… Les visites guidées ont heureusement été maintenues !

La visite masquée

Pour nous tous, le masque en situation normale est pénible à porter. Alors imaginez lors d'une visite guidée de 45 minutes, par plus de 30 degrés … La chaleur estivale et l'effort nécessaire pour porter davantage la voix ont demandé beaucoup d'énergie aux équipes. Ceci d'autant plus que pour réduire la taille des groupes, la fréquence des visites avait été augmentée.

Le cocktail masque et chaleur étant difficile aussi à supporter pour les visiteurs, la durée de la visite avait été réduite à 30 minutes. Les visiteurs qui le souhaitaient pouvaient prolonger au-delà leurs échanges avec les médiateurs. De cette adaptation sont nées de petites formes de médiation alliant réponses aux questions, démonstrations, approfondissement de certains thèmes avec les visiteurs rendus curieux par la visite.

Mais tout en appliquant strictement le protocole, comment proposer aux nombreuses personnes en manque de fréquentation des lieux culturels après deux mois de confinement, de vivre malgré tout, de beaux moments d'échanges ?

Réinventer la convivialité

Pas si simple de se faire comprendre du public lorsque la moitié du visage est cachée. C'est l'expérience vécue par Camille Garrioud, médiatrice de l'exposition *Mines de montagne*. « Il a fallu travailler, accentuer l'impact de l'expression corporelle et du regard pour être certaine d'être comprise et créer un lien avec le public malgré le masque. » Les visières ont été testées dans les premiers temps mais rapidement abandonnées car le son se diffusait beaucoup moins bien et résonnait.

Pour certains médiateurs, la contrainte du masque leur a permis de réapprendre à mieux se servir de leur voix et à la revaloriser. La contrainte de la distance leur a aussi demandé de changer leurs

Visite en avant-première de l'exposition « Mines de montagne » à la Grange batelière de l'Abbaye d'Hautecombe, ouverte au public du 18 juillet au 20 septembre 2020.

La médiation masquée a demandé un investissement supplémentaire aux équipes déjà très sollicitées en période estivale.

Festival d'automne à la Sainte-Chapelle, pièces d'orgue et motets de Jean-Sébastien Bach par Muriel Groz et l'ensemble *Corps de voix.*

habitudes. C'est toute la relation avec le visiteur qu'il a fallu retravailler. Garder la proximité relationnelle tout en gardant les distances. Pas facile au début de trouver le bon placement, surtout quand on aime, comme les médiateurs être « proche » des gens.

Au Château des ducs de Savoie, l'exposition qui en temps normal reçoit en été jusqu'à 1300 personnes par jour, ne pouvait accueillir que 15 personnes en même temps ! De quoi créer de longues files d'attente. L'enjeu a donc été de faire patienter de manière agréable et enrichissante les nombreux visiteurs présents dans la Porterie. L'histoire des comtes et ducs de Savoie, celle du château qui porte leur nom …Les médiateurs ont proposé de manière systématique des introductions à la visite en suscitant la curiosité et en répondant aux nombreuses questions des visiteurs : « Depuis quand la Savoie est-elle française ? Que peut-on visiter à Chambéry ? Pouvez-vous nous indiquer un bon restaurant ? » L'art de l'adaptation permanente où comment transformer une attente en un instant agréable !
Mariane Revil, médiatrice au sein des expositions départementales montre très bien comment les équipes ont vécu cet été très particulier :
« Cette période de grande adaptabilité et de vigilance renforcée a été assez éprouvante car elle nous a demandé d'être à 200 %. Pourtant, nous l'avons bien vécue. Elle a été enrichissante et a accru notre mobilité et notre disponibilité auprès du public. »

Garder le lien numérique : les initiatives des musées savoyards

Si au niveau national, les grandes institutions culturelles ont rapidement proposé au public une offre en ligne extrêmement variée et riche, les musées savoyards n'ont pas été en reste de bonnes idées.
Suivre en visio conférence la pause patrimoine sur le monument de la Résistance ou la conférence « du sel pour la Savoie » confortablement installé chez soi, c'est ce que vous proposait la ville d'art et d'histoire d'Albertville en novembre dernier.
Le musée gallo-romain de Chanaz, le musée Faure à Aix-les-Bains ou le musée des Beaux-arts de Chambéry, vous invitent quant à eux à explorer les collections grâce à de courtes vidéos. « Une minute une œuvre » à Aix-les-Bains pour décrypter *Les danseuses mauves* de Degas ou *Le nu* de Foujita. Les « coups d'œil » et les « coups de cœur » du musée des Beaux-arts de Chambéry pour un commentaire détaillé sur une œuvre ou découvrir les choix et les points de vue du personnel du musée.
Pour les plus mélomanes, tous les mercredis et dimanches matin la Maison des Charmettes propose un réveil en douceur avec la « playlist » de Jean-Jacques Rousseau, à retrouver sur le compte facebook des musées de Chambéry.
Il semblerait bien que l'offre des musées se soit libérée et que la crise sanitaire ait donné un coup d'accélérateur à la révolution numérique dans le secteur culturel.

Sophie Carette
avec l'aide de Marie-Angèle Guillien et des équipes d'accueil et de médiation des expositions départementales.

Que la musique continue ! Festival d'automne à la Sainte-Chapelle du Château des ducs de Savoie

Entre deux confinements, quel plaisir de pouvoir assister à des concerts, dans un lieu de patrimoine, avec du public, des applaudissements, de la chaleur humaine. Grâce à la persévérance des Amis de la Sainte-Chapelle, ces beaux moments de musique et de partage ont pu avoir lieu du 16 au 20 octobre derniers. Pour ceux qui ont eu la chance d'y assister, ils avaient le goût précieux de la rareté…
Trente personnes ? Un siège sur deux ? La moitié de la jauge ? Pas simple au mois d'octobre pour les organisateurs de spectacles de s'y retrouver dans les protocoles sanitaires. Les annonces successives de la part du Gouvernement ont parfois semé le trouble sur la conduite à tenir. Malheureusement depuis le début de crise, la plupart des festivals savoyards ont dû être annulés. Le festival d'automne de la Sainte-Chapelle, plus intimiste, a eu la chance de pouvoir se tenir. L'association des Amis de la Sainte-Chapelle a rapidement mis en place un système de réservation et a su remplacer,

Sous la surface, une création d'Odyssée ensemble & C[ie] lors des Journées européennes du patrimoine 2020, au Château des ducs de Savoie.

presque au pied levé, un artiste qui ne pouvait être présent. Sur les six concerts prévus, seule l'audition des élèves de la classe d'orgue du Conservatoire de Chambéry a été annulée.
Malgré le contexte, le public s'est laissé emporter aux sons du cornet à bouquin, de l'orgue ou des hautbois, par une immersion au cœur de la musique médiévale, renaissance ou baroque. Des concerts de grande qualité et variés ont été données par des musiciens heureux de jouer en présence du public mais aussi de partager leurs connaissances sur l'histoire des instruments et de la musique. Nous attendons le festival de printemps 2021 avec impatience !

Comment enseigner la musique à distance ?

Alors que les cours en « présentiel » et les pratiques collectives comme les chorales ou les orchestres sont à l'arrêt, cette question est cœur des préoccupations des professeurs d'enseignements artistiques. Comment garder la motivation des élèves et les faire progresser ? Ecoles de musique et conservatoires ont développé les cours en visio conférence. S'ils ne remplacent évidemment pas les cours en « présentiel », le bilan est loin d'être négatif.
Les cours « en visio » permettent de garder le lien avec les élèves et d'éviter que certains abandonnent complètement l'instrument. Certaines démarches pédagogiques nées de l'obligation de « faire autrement » et de travailler avec les outils numériques se sont même révélées très pertinentes et pourraient être reprises et développées par la suite.
Pour échanger sur ces pratiques, une rencontre « *Covid-19 et télé-enseignement artistique : de l'urgence à la consolidation. Expériences, recul, outils* », sera organisée le 1er juillet 2021 au centre artistique départemental à destination des directeurs et enseignants des établissements d'enseignements artistiques du département. À travers les premiers résultats d'enquêtes menées au niveau national et international, une petite histoire du télé-enseignement, des initiatives individuelles et collectives, et les dispositifs territoriaux d'aide aux usages numériques, l'objectif est d'apprendre de la crise sanitaire pour préparer l'enseignement à venir.

Plus de renseignements
savoie-culture.fr

Sophie Carette
avec la contribution des Amis de la Sainte-Chapelle et de Jean-Pierre Buet (DDAC)

une formation académique sur le patrimoine industriel en Savoie

découverte d'un territoire et montage de projets entre culture et sciences (second volet)

RÉSEAU ENTRELACS
MUSÉES & MAISONS
THÉMATIQUES DE SAVOIE

Après une première journée à l'Espace Alu de Saint-Michel-de-Maurienne en novembre 2019[1], le second temps du stage organisé pour les enseignants par la Délégation Académique aux Arts et à la Culture (DAAC), prévu le 2 avril 2020, a dû être déplacé à cause du premier confinement lié à l'épidémie de la COVID. Il a finalement pu avoir lieu le 9 octobre 2020, à la Chartreuse d'Aillon dans le respect des règles sanitaires alors en vigueur.

L'objectif premier était de s'interroger sur la diversité que représente la notion de Patrimoine industriel. La Chartreuse, située au cœur du Parc naturel régional du massif des Bauges et du Géopark labellisé au Patrimoine mondial de l'UNESCO, semble, à premier abord, un lieu rural et montagnard, bien loin de toute activité industrielle. Ce monastère fut pourtant, dès la fin du Moyen-âge, un centre économique de première importance et, du XVII[e] siècle jusqu'à la Révolution française, le lieu d'une intense activité de transformation du minerai de fer provenant de la vallée des Hurtières en Maurienne, activité qui joua un rôle important dans l'évolution du massif et dans la vie de ses habitants.

Déroulement de la journée

Nous avons ouvert la formation par un temps d'accueil avec les enseignants, Jérôme Daviet, chargé de mission Patrimoine bâti du Parc régional du massif des Bauges et responsable de la Chartreuse, Marion Marpaux, adjointe du Patrimoine du Parc et

Vues de la Chartreuse d'Aillon, porte du Parc Naturel Régional du Massif des Bauges, un édifice inscrit au titre des Monuments historiques.

Trois moments de la formation à la Chartreuse d'Aillon.

Jérôme Durand, chargé de mission à la Conservation départementale du patrimoine pour le Réseau Entrelacs, musées & maisons thématiques de Savoie. Pour faire le lien entre les deux journées, un retour a été fait sur l'activité proposée au mois de novembre. Pour rappel, un jeu de vingt-six photographies représentant des aspects très variés de l'histoire industrielle de la Savoie avait été donné à tous les enseignants pour qu'ils continuent la réflexion sur la nature et la diversité du patrimoine industriel avec leurs élèves.
Bien que la crise sanitaire ait compliqué la mise en œuvre en classe, cette activité a été utilisée par plusieurs enseignants comme une porte d'entrée à la découverte de la notion de *patrimoine industriel* et leurs retours ont montré que de prime abord, et quels que soient les niveaux scolaires allant du collège au lycée, les élèves avaient tendance à dissocier les deux mots. C'est donc en partant des représentations mentales et des clichés choisis parmi les photographies proposées que les collègues ont pu amener les élèves, par des activités et des productions variées, artistiques, techniques ou historiques, à créer des liens entre les notions. La Chartreuse d'Aillon elle-même, inscrite au titre des Monuments historiques depuis 1994, si elle correspond aisément dans les esprits à l'idée que l'on se fait du patrimoine, n'est pas un endroit qu'on qualifierait naturellement d'industriel. Il a donc été proposé aux professeurs de s'interroger sur les rapports entre le lieu et la thématique du stage. Cette réflexion menée d'abord individuellement puis en groupes a donné naissance à plusieurs hypothèses qui ont été complétées ou infirmées par Jérôme Daviet à travers un rapide historique du site.

Il était alors temps pour les enseignants de s'approprier l'espace muséal par la pratique de la visite inversée : en groupes de deux ou trois, ils ont pu élaborer un parcours de visite scolaire autour d'une des thématiques qui leur étaient proposées : « une société rurale, un territoire pluriactif », « différentes expressions artistiques », « les ressources du territoire » ou « l'exploitation du fer ». Pour traiter chacune de ces thématiques, les collègues ont investi la Chartreuse en choisissant les supports qu'ils exploiteraient. Venant de disciplines très variées comme l'éducation musicale, les arts plastiques, les lettres, les sciences physiques, l'histoire-géographie ou la documentation, ils se sont interrogés sur tous les aspects pluridisciplinaires que pouvaient offrir les ressources des salles consacrées aux expositions permanentes ainsi que le parcours proposé sur la galerie du premier étage et les vestiges de la cour du monastère.

L'élaboration de ces visites inversées a débouché sur une grande richesse de projets pédagogiques et d'entrées proposées par les enseignants : une entrée par les cinq sens, pour partir à la découverte des ressources naturelles du lieu, ou chronologique et géographique, pour se plonger dans les évolutions du massif engendrées par l'activité humaine, ou encore, une entrée par le hasard pour interroger la porosité entre l'art et l'artisanat et celle entre l'espace réel, l'espace spirituel et celui, virtuel, élaboré à partir des traces et des vestiges, l'actuel bâtiment de la Chartreuse, ancien bâtiment de l'hôtellerie du monastère, ne représentant qu'une petite partie du domaine qui connut son apogée lors de l'essor de la métallurgie baujue aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles.

Pour mieux se représenter les dimensions du domaine dans le passé, le début de l'après-midi a donné lieu à une sortie pédestre sur la route des Foliets qui domine la Chartreuse pour avoir une vue globale du site et des ses alentours. Répondant aux demandes exprimées lors de la première journée de formation, Jérôme Daviet a proposé aux enseignants une lecture de paysage qui a permis de mieux appréhender l'importance des voies de passage dans l'essor industriel du site, le minerai de fer étant par exemple acheminé de Maurienne à dos de mulet par le col du Frêne, mais aussi l'importance des ressources en eau et en bois dans le développement des fonderies et des martinets autour de la Chartreuse. Aujourd'hui encore, le Parc naturel du massif des Bauges représente un espace pluriel et les projets pédagogiques qui y sont réalisés prennent en compte cette diversité. Ainsi, de retour dans le bâtiment de la Chartreuse, les enseignants ont pu échanger avec Marion Marpaux et Jérôme Daviet sur les nombreux projets réalisés avec le public scolaire au sein du Parc des Bauges. L'optique privilégiée, celle de projets pluridisciplinaires ouvrant sur la découverte d'un territoire dans son ensemble, est aussi celle du stage, qui a pour axe majeur la création de projets autour du Patrimoine industriel, permettant la découverte d'un territoire à la croisée de la culture et des sciences. Il était donc important de se pencher sur les différents aspects pratiques qu'implique le montage de tels projets et l'intervention de Jean-Pierre Buet, coordonnateur du réseau des Établissements d'Enseignement Artistique au Conseil départemental de la Savoie, a permis aux enseignants d'avoir davantage d'éléments sur l'accompagnement possible pour la construction de partenariats pédagogiques avec les structures et les acteurs culturels du territoire savoyard.

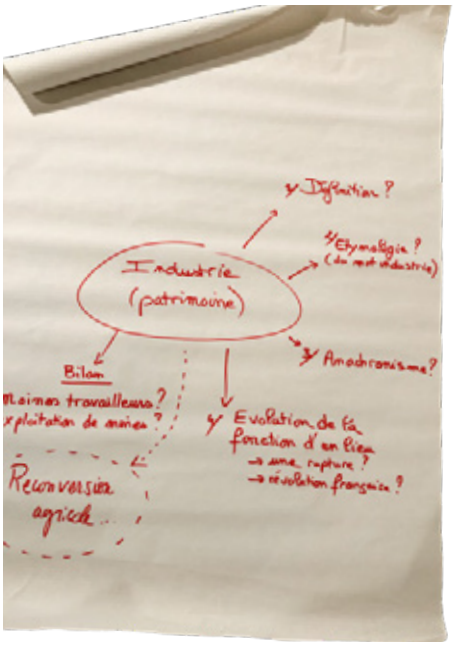
Pour clore cette intense journée d'échanges et de découvertes, chaque participant a été invité à donner son mot de la fin. La tendance générale était à l'enthousiasme et à l'envie de poursuivre et développer des projets autour du Patrimoine industriel, thématique dont on découvre la richesse des exploitations possibles avec un public scolaire qui, plus que jamais, a besoin d'ouverture culturelle. Un grand nombre des enseignants participants a d'ailleurs montré son implication en s'inscrivant au stage qui poursuivra cette formation, en 2021, sur le territoire haut-savoyard.

Cécile Bogey

Notes

1. *Cf* la présentation du projet et de la première journée dans *La rubrique des patrimoines de Savoie*, juillet 2020, n°45.

Document de travail sur les thématiques patrimoniales au cours de la formation.



De Gaulle et les départements savoyards

Au-delà des circonstances, l'année 2020 est marquée par des commémorations, dont trois se rapportent à Charles de Gaulle. L'on pourrait évoquer sa naissance en 1890, ou le cinquantenaire de son décès en 1970, mais ce sont surtout les 80 ans de l'appel à la résistance qu'il a lancé le 18 juin 1940, sur les ondes de la radio britannique, qui ont été évoqués. Homme du verbe et de l'écrit, homme d'action, le général de Gaulle est également une présence. À partir de 1944, il multipliera en effet les visites sur le territoire. Les départements de la Savoie et de la Haute-Savoie en bénéficièrent, avec pas moins de six visites en une vingtaine d'années. C'est cette relation durable que les services d'archives des deux départements ont illustrée à travers une exposition et un livret.

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DE LA SAVOIE & DE LA HAUTE-SAVOIE

À l'origine

L'idée a germé en Charente-Maritime. Le service des archives de ce département a présenté, en 2017, une exposition sur le thème des voyages du général de Gaulle. Il disposait pour cela d'une collection de photographies qu'il avait acquise l'année précédente auprès d'un érudit local et qui retraçait les différents voyages.

Transposition savoyarde

L'importation dans les Alpes s'est faite dans le cadre du Conseil Savoie Mont-Blanc. Le général de Gaulle a généralement visité les deux départements lors de chacun de ses déplacements, passant de Chambéry à Annecy et inversement. Tout en maintenant la singularité des services, c'est le cadre bi-départemental qui a donc été retenu pour cette réalisation.

Nous avions le « qui », restait à définir précisément le « quoi ». Nous avons commencé à travailler sur cette question à la fin de l'année 2019. Les premières discussions entre les deux services ont abouti à une proposition de projet à plusieurs volets : une exposition sur panneaux destinée à circuler dans les territoires, sa déclinaison en version virtuelle sur les sites internet de chaque service et un livret historique. Chaque service travaillerait également à une déclinaison pédagogique avec son professeur relais. Le lancement a été calé aux Journées européennes du patrimoine 2020, avec une animation locale à l'appréciation de chaque service. Début 2020, le projet a été présenté aux élus du Conseil Savoie Mont-Blanc qui l'ont validé et ont voté le budget permettant la réalisation des différentes actions communes. Sans attendre que ce cadre soit complètement posé, nous avions commencé à définir le comment. Les services d'archives des deux départements ont chacun leurs fonds, leurs publics, leurs lieux d'exposition… bref, des cultures et des méthodes de travail différentes. Il importait donc de trouver un « mode projet » et des synergies de travail communs. Les premières réunions de travail ont eu lieu fin 2019 et début 2020, ce qui a permis d'échanger, simplement et directement, autour d'une table. La suite de l'année 2020 nous a obligés – comme beaucoup – à jongler entre les visioconférences, le téléphone et l'utilisation du réseau informatique pour transférer les fichiers de travail. La problématique principale a été la recherche de la matière première pour l'exposition. Aucun des deux services ne dispose - à la différence de la Charente-Maritime - de fonds spécifique relatif aux voyages du général de Gaulle. Il fallait trouver la matière dans d'autres fonds. Le parti a également été pris de solliciter la Fondation Charles de Gaulle, qui a été d'une aide précieuse, tant pour l'accompagnement historique, que pour la mise à disposition d'images. Plusieurs thématiques connexes se sont alors rapidement imposées. Il ne s'agissait pas seulement de suivre le fil de la chronologie des visites du Général mais de les contextualiser. Nous avons ainsi travaillé sur la vie politique de la période, qui débute par la fin de l'État français et le retour de l'état de droit, les constitutions successives, les élections et les partis

Synthèse des discours du 18 et 22 juin 1940 couramment utilisée pour représenter l'appel du 18 juin : affichette, 1944.
Département de la Savoie, Archives départementales, [1382W 103].

Visite du général de Gaulle à Chambéry : photographie du cortège dans la rue de Boigne, 5 novembre 1944.
Département de la Savoie, Archives départementales, [1J 351].

Extrait du livre d'or de la préfecture de Savoie portant signature du général Charles de Gaulle, de François de Menthon (ministre de la justice), d'André Diethelm (ministre de la guerre), du général de Lattre de Tassigny, du général Juin et du général de Linarès, 5 novembre 1944. Département de la Savoie, Archives départementales, [1J 351].

Visite du général de Gaulle à Chambéry : photographie du Général dans les salons de l'hôtel de Ville de Chambéry, 19 septembre 1948. Département de la Savoie, Archives départementales, [54J].

Visite à Saint-Jean-de-Maurienne : photographie du Président de la République devant l'Hôtel de Ville, 9 octobre 1960. Département de la Savoie, Archives départementales, [1433W 40].

Visite à Albertville : photographie du Président de la République lors de son discours sur le perron de la mairie, 9 octobre 1960. Département de la Savoie, Archives départementales, [1433W 40].

politiques. Il s'agissait aussi de restituer le contexte économique et social, qui connaît de fortes mutations au cours des « Trente glorieuses », en particulier dans les domaines de la démographie, de l'aménagement du territoire et de l'organisation sociétale.

Les six voyages

Le premier voyage du général de Gaulle en terres savoyardes date de 1944, comme dans beaucoup d'autres départements français. Il s'agit du voyage de la légitimité, en tant que chef du gouvernement provisoire. La guerre s'achève, l'état légitime se relève.

Le Général fera un voyage au printemps 1945, uniquement en Savoie, pour soutenir les troupes engagées dans les derniers combats dans les Alpes.

Le troisième voyage a lieu en 1948. L'heure est aux commémorations. L'unité de la Résistance s'effrite sous les tensions politiques.

Pour le quatrième voyage, en 1950, changement de décor et d'ambiance. Il s'agit là d'un voyage privé à vocation politique. Retiré du pouvoir, Charles de Gaulle s'efforce de cultiver sa popularité et de diffuser ses idées politiques, notamment relatives à l'organisation du pays et à la Constitution.

Le cinquième voyage est en forme d'apothéose puisqu'il a lieu en 1960. Il s'agit de célébrer le centenaire de l'Annexion de la Savoie à la France. Les deux départements pavoisent et acclament le Général, devenu président de la toute jeune Cinquième République.

Le sixième voyage se déroule en 1965, en Haute-Savoie uniquement, pour inaugurer le tunnel du Mont-Blanc qui ouvre vers de nouvelles perspectives.

Une dizaine de panneaux

Au-delà des voyages officiellement connus, l'exposition propose des panneaux de contextualisation. Juin 1940 a ainsi semblé indispensable pour poser les bases. C'est à cette occasion que la personnalité du général de Gaulle imposa sur le territoire savoyard.

Dans le même esprit, l'instauration de la Ve République en 1958 a été documentée. Le général de Gaulle ne s'est pas déplacé en Savoie à cette date mais cette nouvelle Constitution correspondait aux vues politiques qu'il avait développées lors de ses voyages de 1948 et 1950.

Quant aux transformations économiques et sociales des années 1960, elles ont été illustrées par des panneaux dédiés, afin de permettre aux visiteurs d'appréhender les évolutions qui ont marqué nos territoires au cours de cette période.

Les visiteurs de l'exposition savoyarde seront étonnés de trouver un panneau évoquant une visite antérieure à 1940, date qui constitue pourtant notre référence de départ. C'est que Charles de Gaulle, alors lieutenant-colonel, a participé à une tournée d'inspection des fortifications des frontières au cours de l'été 1937. Ce voyage militaire est très peu documenté dans les archives, son évocation repose essentiellement sur des mémoires, qui mentionnent un bref moment de détente en famille, à Pralognan, à l'occasion de ce déplacement. Ce sont cependant ces bataillons alpins de forteresse, récemment créés, qui participeront victorieusement à la défense du territoire contre l'envahisseur italien en juin 1940.

Une exposition à découvrir

Inaugurée lors des Journées européennes du patrimoine en septembre dernier, l'exposition est conçue pour circuler sur le territoire. Présentée sur des panneaux mobiles, elle peut être empruntée par des offices de tourisme, des bibliothèques, des collèges… Et si les circonstances ne permettent pas les déplacements, une version virtuelle est disponible sur le site Internet des Archives départementales de la Savoie. Bon voyage !

Emmanuelle Combet

confinure d'archives

La crise sanitaire actuelle, avec ses épisodes de confinement, déconfinement, reconfinement, redéconfinement et ses mesures spécifiques, a déjà fait couler beaucoup d'encre. Il en est cependant un aspect qui est peu évoqué, c'est celui de l'accès aux documents d'archives publiques. En effet, le 16 mars 2020 a sonné la fin d'un monde, celui du libre accès aux documents d'archives originaux.

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DE LA SAVOIE

Adaptation de l'espace de consultation aux contraintes sanitaires

Abasourdis comme tout un chacun, suivant les consignes, nous avons fermé la salle d'accueil, la salle de consultation et mis le bâtiment des Archives départementales « en mode veille ». La boîte de messagerie du service restait cependant accessible et continuait à assurer la transmission entre les usagers et les archivistes et vice-versa.
Le site internet et le portail de recherche étaient également accessibles en permanence. Les instruments de recherche en ligne étaient disponibles, ainsi que les images des documents numérisés.

Les tout premiers temps du confinement ont été très silencieux. L'activité des internautes et les sollicitations par mail ont cependant repris avec la perspective du déconfinement.
Pendant ce temps, l'équipe des Archives départementales, placée en situation de télétravail, n'est pas restée inactive. Le nouveau site internet, dans le cadre du portail Patrimoine, a donné lieu à de belles discussions à distance. L'exposition sur les voyages du général de Gaulle dans les départements savoyards a également mobilisé une partie de l'équipe, entre la recherche des sources, la rédaction des textes, la sélection des documents pour les panneaux et la coordination avec le graphiste.
Au-delà de ces projets, l'objectif a été de travailler sur les fonds d'archives. Certes, les documents étaient confinés dans les locaux. Mais de nombreux instruments de recherche sont dématérialisés. Nombre de bordereaux de versements d'archives contemporaines manuscrits étaient déjà scannés et rattachés à une brève notice introductive dans la base de recherche en ligne, ce qui ne faisait ressortir que peu de résultats. Une campagne de saisie de ces bordereaux a donc été lancée. Ce patient travail de saisie a fait ressortir des interrogations sur la description et sur le contenu exact de certains dossiers d'archives. Des vérifications sont maintenant nécessaires sur place, avant de pouvoir basculer les données saisies dans la base de recherche.
Plusieurs autres champs d'amélioration des instruments de recherche ont été développés : détailler le contenu des registres d'état civil, saisir les données nominatives des feuillets matricules du recensement militaire, pour pouvoir proposer une recherche directement par nom, saisir les données des registres de procédures judiciaires de la période sarde… À l'issue du premier confinement, ces travaux étaient loin d'être achevés. Ils sont donc continués à la faveur de la poursuite du télétravail.
À partir de fin avril, nous avons travaillé sur le déconfinement : comment rouvrir les espaces publics et accueillir de nouveau les lecteurs ? Comment communiquer les documents, potentiels vecteurs de contamination ? Faut-il un délai de quarantaine entre le moment où le magasinier sort les documents des salles de conservation et celui où le lecteur les consulte ? Et entre le moment où le lecteur restitue les documents et celui où ils sont rangés à leur emplacement ? Faut-il utiliser des gants pour manipuler les archives ? Quelle jauge pour quel espace ? Comment mettre au point un circuit dans les espaces d'accueil du public ? Gel ou lavage des mains ? Les archives se sont retrouvées au milieu de questions sanitaires inédites. Nous avions déjà géré des insectes, des micro-organismes de type moisissures mais le virus constituait une nouveauté.

La manière de gérer le virus par rapport aux documents d'archives a été définie par le Service interministériel des Archives de France, avec, notamment, des indications de temps de vie du virus sur les papiers et sur différents types de contenants.
L'art d'accueillir des lecteurs par temps de Covid a été transmis par l'équipe dédiée de la direction des ressources humaines du Département.
Le protocole mis au point, certes contraignant, se révèle protecteur pour tous : réservation préalable, jauge à 5 personnes par demi-journée, quota à 5 documents par séance, lavage des mains, désinfection de la salle de lecture pendant la pause méridienne et mise en quarantaine des documents avant de les ranger.
Après quelques aménagements, matérialisés notamment par la pose de vitrage de séparation, la vie a repris, avec la réouverture de l'espace de consultation le 16 juin.

Au fil du temps, l'étau a pu être desserré : accueil jusqu'à 8 personnes simultanément et augmentation des quotas de documents consultables. Nous avons cependant maintenu le cœur du dispositif : lavage des mains, distanciation, désinfection régulière, aération des locaux et quarantaine pour les documents. Sans oublier masque pour tout le monde, bien sûr.

Certains partis pris ont pu interroger les publics. Pourquoi avoir privilégié le lavage des mains plutôt qu'une solution hydroalcoolique comme partout ailleurs ? Parce que les gels et autres solutions laissent des résidus sur les mains, résidus qui peuvent ensuite se déposer sur les documents lors de leur manipulation. Quant à la quarantaine, elle n'est que de 24 heures car la chaîne de manipulation des archives est sécurisée. En revanche, les documents qui entrent dans le service lors des versements restent 72 heures en quarantaine.

Le déconfinement a permis de rétablir les activités d'inventaire des fonds et d'accompagnement des services dans leurs versements des archives historiques. Les travaux engagés au début de l'année ont ainsi pu être menés à bien, des documents ont pu être dépoussiérés et conditionnés et des instruments de recherche être publiés. Nous avons également repris l'accueil de nouveaux fonds et effectué le travail de vérification qui était nécessaire suite aux saisies de bordereaux manuscrits.

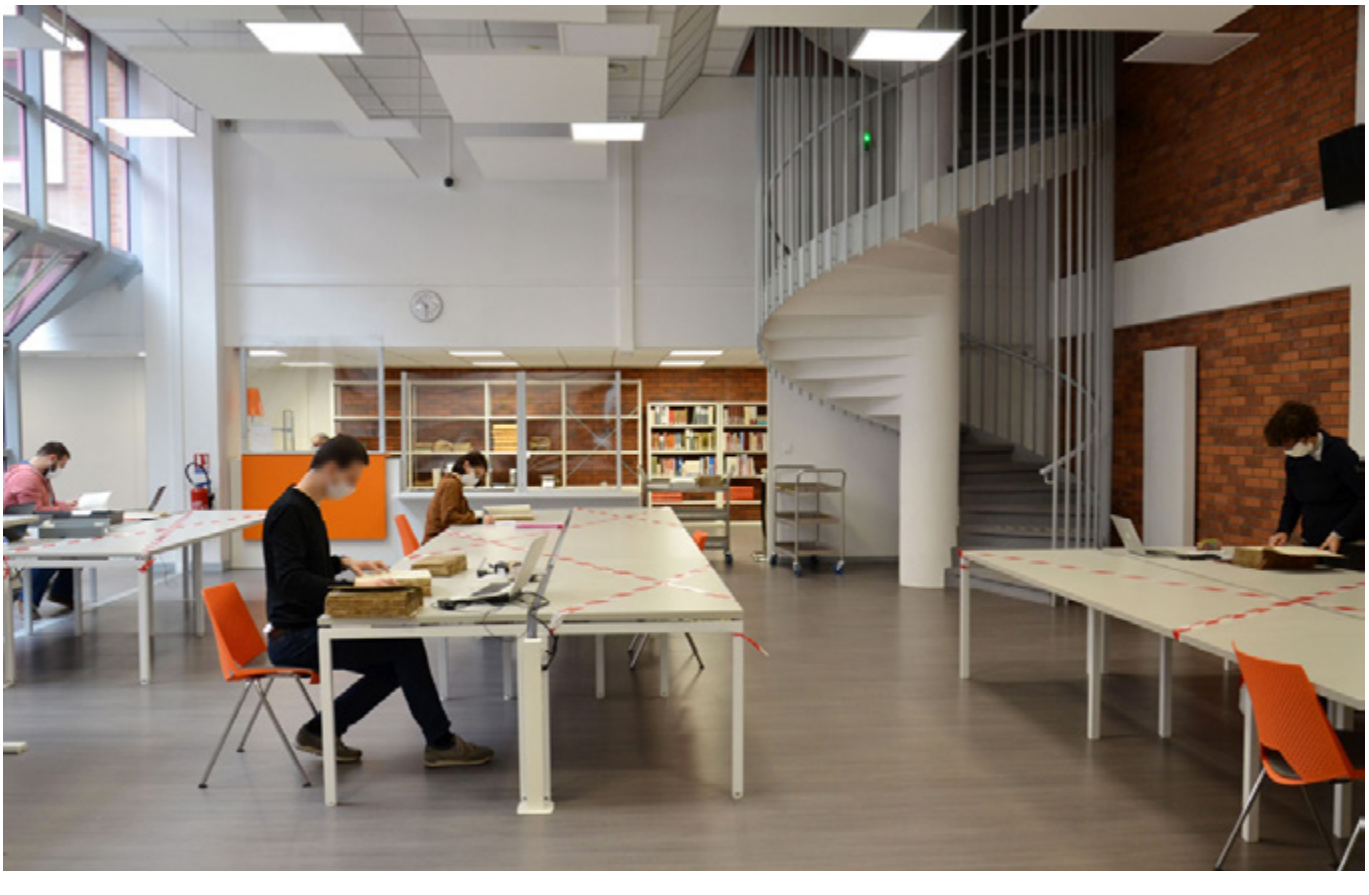
Nous avions repris un bon rythme de croisière, avec d'abondantes demandes par correspondance, le retour régulier des lecteurs en salle et même de nouvelles inscriptions, quand le second confinement est arrivé.

Ce second confinement a amené d'autres questions pour les Archives départementales : comment articuler les missions patrimoniales et les missions de service public ? Le décret du 29 octobre 2020 a prescrit la fermeture de tous les établissements recevant du public (ERP) de type S : bibliothèques, centres de documentation et de consultation d'archives.

Heureusement, les autorités de tutelle ont rapidement considéré les besoins des usagers des archives et la consigne de rouvrir la porte est arrivée rapidement, d'abord pour les professionnels à la mi-novembre (généalogistes successoraux, chercheurs universitaires…) puis pour tous.

Au fil de cette année si particulière, ce qui est ressorti, tant pour l'équipe des archives que pour les utilisateurs des archives, est la notion de matérialité. Si la dématérialisation des documents progresse, que ce soit par la numérisation des supports papier ou par la production nativement numérique, les documents d'archives sont encore et avant tout des supports matériels, des objets patrimoniaux. Les archivistes ont besoin de les avoir devant eux pour les décrire efficacement. Les usagers viennent largement consulter les documents originaux, dont la majorité n'est pas encore numérisée et bénéficient, lors de ces visites, des orientations et des conseils des archivistes. Au final, même si le numérique est de plus en plus largement développé et utilisé, les salles de consultation ont encore de beaux jours devant elles.

Sylvie Claus



premier bilan des bourses d'aide à la recherche

proposées par le Département de la Haute-Savoie

Bassin de natation pour adultes des Marquisats, à Annecy, juin 1943. Arch. dép. Haute-Savoie, 7 Fi 856.

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DE LA HAUTE-SAVOIE

Depuis 2016, le Département de la Haute-Savoie soutient la recherche en sciences humaines et sociales. Constatant que de nombreuses thématiques relatives à l'histoire de la Haute-Savoie restent à explorer, le Département promeut les études s'appuyant sur des documents originaux conservés aux Archives départementales de la Haute-Savoie.

Extrait de la visite pastorale de Barthélemy, évêque de Corneto et de Montefiascone, au nom de François de Mez, évêque de Genève, effectuée à Rumilly le 8 mai 1444. Arch. dép. Haute-Savoie, 1 G 98.

Afin de soutenir les étudiants engagés dans de tels projets de recherche, le Département attribue chaque année, depuis l'année universitaire 2016-2017, une à trois bourses annuelles d'un montant de 1 000 € chacune pour des étudiants inscrits en Master II ou doctorat, sans condition d'âge. Les principales disciplines concernées sont l'histoire, la géographie, l'histoire de l'art ou encore l'architecture mais cette liste n'est pas restrictive.
Pour candidater, les candidats doivent fournir, avant chaque fin septembre, aux Archives départementales de la Haute-Savoie un dossier qui comprend outre diverses pièces administratives, un résumé du projet de recherche présentant le sujet et la problématique retenue, ainsi qu'une bibliographie et un état des sources mentionnant clairement la part représentée par celles conservées aux Archives départementales de la Haute-Savoie.

Manifestation espagnole sur le Pâquier, Annecy, 1er mai 1947. Arch. dép. Haute-Savoie, 49 Fi 3 015.

Les candidatures sont examinées par un comité d'attribution, composé de la Vice-Présidente du Département en charge de la Culture et du Patrimoine, de la Présidente de la Commission culture et Patrimoine, ainsi que de la Directrice des Archives départementales. Ce comité étudie les dossiers et les sélectionne, avant de les présenter lors d'une commission Éducation, Culture et Patrimoine. Les critères d'évaluation prennent en compte la qualité du projet de recherche, l'aspect novateur des problématiques et l'angle du sujet choisi, ainsi que l'excellence du candidat dans son parcours universitaire.
À l'issue de cet examen des candidatures, les candidats arrivés en 1re, 2e et 3e positions reçoivent chacun la somme de 1 000 €. Afin de partager leurs recherches, chaque session de lauréats est invitée à présenter l'avancement de son travail lors d'une soirée de conférences, ouverte au public. Elle se tient généralement à la fin du mois de janvier de l'année universitaire suivante. À l'issue de leurs soutenances respectives, les étudiants remettent un exemplaire de leur mémoire aux Archives de la Haute-Savoie.

Sur les cinq premières promotions, les lauréats sont quasiment exclusivement issus de la filière Histoire, de l'histoire du Moyen Âge à l'histoire contemporaine, mais il convient de souligner la diversité de leurs universités de rattachement : Université Savoie Mont-Blanc, Université Lyon II, Université de Genève, Université d'Avignon, Sciences Po Paris et *Trinity college* à Dublin.

Julien Coppier

ILLVSTRI
ERVDITOQVE VIRO
CLAVDIO POBELLO
PETRAE BARONI.
Philib. Pingonius. S. D.

Extrait d'un ouvrage d'Emmanuel Philibert de Pingon. *Pro arbore serenissimorum Sabaudiae principum*, Philiberti Pingonii Sabaudi Cusiacen. baronis responsio. Apud haeredes Nicolai Bevilaquae, Augustae Taurinorum [Turin]. Arch. dép. Haute-Savoie, dépôt de l'Académie florimontane, Bib 2086.

+ d'info

Pour en savoir plus sur les appels à candidatures, ainsi que sur les restitutions publiques, rendez-vous sur le site internet des Archives départementales de la Haute-Savoie.

Pôle Archives départementales
de la Haute-Savoie
37 bis avenue de la Plaine - 74000 Annecy
tél : 04 50 33 20 80
archedep@hautesavoie.fr

archives.hautesavoie.fr

Années	Lauréats	Sujets	Diplôme
2016-2017	Alexandre Parent	*Les visites pastorales du diocèse de Genève (1443-1445)*	Master II Histoire
2016-2017	Léo Cosson	*La politique sportive de Vichy en Haute-Savoie*	Master II Histoire
2017-2018	Pierre Brugnon	*Les élites seigneuriales et nobiliaires dans la principauté de Savoie, XIVe-XVe siècles*	Doctorat Histoire
2017-2018	Dominique Griot-Gobert	*Pouvoir local et territoire en Savoie du Nord, 1815-1914*	Doctorat Histoire
2017-2018	Camille Vaudaux-Ruth	*Du Piémont à la France : Boëge et sa vallée en quête d'intégration, 1848-1882*	Master II Histoire
2018-2019	Carla Barco	*Église et paroisse d'Évian au Moyen Âge*	Master II Histoire
2018-2019	Charlène Bouvier	*Environnement et modernité à Samoëns dans la seconde moitié du XXe siècle*	Master II Histoire
2018-2019	Yannick Grand	*Les Intendants des États de Savoie*	Doctorat Histoire
2019-2020	Sidonie Bochaton	*L'évolution architecturale de l'abbaye de Sixt, à travers le fonds de l'abbaye (XIIe-XVIIIe siècles)*	Doctorat Histoire
2019-2020	Alexandra Corey	*Une édition critique des œuvres d'Emmanuel-Philibert de Pingon (1525-1582) et biographie*	Doctorat Littérature
2019-2020	Marine Garnier	*De la guerre d'Espagne à la « guerre de France ». Trajectoires des républicains espagnols en Haute-Savoie entre 1940 et 1945*	Master II Histoire
2020-2021	Anne-Laure Guinault	*Les acteurs de la métallurgie alpine, des années 1700 aux années 1830*	Master II Histoire
2020-2021	Nicolas Läubli	*L'architecte Jean Albert Georges Hébrard*	Master Histoire de l'art
2020-2021	Lucas Pernet-Solliet	*L'épuration après la Seconde Guerre mondiale en Haute-Savoie*	Master II Histoire

Lémenc… sous nos pieds

une exposition des Archives municipales de Chambéry sur les premiers résultats des fouilles archéologiques de 2020

Découverte d'une monnaie de l'empereur romain Trajan (98-117 ap. J.-C.).

ARCHIVES MUNICIPALES DE CHAMBÉRY

Au printemps 2020, au pied de la colline de Lémenc à Chambéry, une équipe d'archéologues met au jour les vestiges d'un quartier antique appartenant à la station routière de *Leminco*, ou *Lemencum*. Devant l'importance de cette découverte, qui s'inscrit déjà parmi les repères majeurs de l'histoire de la ville, les Archives municipales de Chambéry ont réalisé une exposition sur les résultats préliminaires de l'opération. Cette ouverture sur le passé antique de la cité médiévale a été facilitée par une étroite collaboration avec la société Archeodunum, en charge des fouilles préventives, et enrichie par le mobilier archéologique prêté par le Musée savoisien.

Vue générale du chantier de fouille, avec le parc du Clos Savoiroux au second plan.

Le secteur nord-ouest en cours de fouille, fin juin 2020.

Deux siècles de questionnements sur la colline de Lémenc

« *Il seroit à souhaiter que l'on pût faire quelques fouilles dans le sol de Lemenc, qui est maintenant couvert de beaux vignobles ; car il est presque certain que l'on y découvriroit des monuments d'une haute antiquité ; il faut espérer que le hasard opérera un jour ce que de grandes dépenses et un pénible travail ne pourroient peut-être procurer en ce moment.* »

Ce vœu éclairé, formulé par Jean-François Albanis Beaumont dès 1802 dans sa *Description des Alpes Grecques et Cottiennes*, complétait une description méthodique de puits romains découverts par le citoyen Martin, cultivateur au faubourg Nézin à Chambéry, au pied de la colline de Lémenc. Avec ces réflexions, ce géographe, véritable précurseur en matière d'archéologie savoyarde, posait l'un des premiers jalons de la connaissance de l'occupation romaine du territoire de Chambéry.

Quelques années plus tard, sur cette même colline, les sociétés savantes en plein essor allaient faire converger les espoirs chambériens de découvrir un temple, une station routière ou une ville antique. C'est ici en effet, sur le dernier maillon des Bauges surplombant la cité ducale, que se multiplièrent les découvertes isolées d'objets antiques dès le début du XIX^{e} siècle, tandis que le reste du territoire de Chambéry en paraissait bien avare. En 1822 et 1826, un caducée et trois doigts de bronze plus grands que nature, vestiges d'une statue monumentale, apparurent lors de fouilles aux abords immédiats de l'église Saint-Pierre-de-Lémenc. Interprétées comme des preuves d'un culte à Mercure, ces découvertes firent écho à la mention d'un ex-voto au même dieu déjà signalé par Albanis-Beaumont. Aujourd'hui encore, on considère comme très probable l'existence d'un temple dédié au dieu des voyageurs et des commerçants à l'emplacement même ou proche de l'église Saint-Pierre-de-Lémenc.

Au cours des décennies suivantes, des sépultures à inhumation, des monnaies frappées entre le I^{er} et le IV^{e} siècle, des *tegulae* et céramiques en grand nombre furent exhumées à Lémenc. Le Musée savoisien conserve également des amphores et une meule de basalte provenant de découvertes anciennes. Aux témoins archéologiques s'ajoutèrent les mentions historiques : la Table de Peutinger (copie médiévale d'une carte antique) et l'itinéraire d'Antonin mentionnaient en effet tous deux une station routière (*mansio*, *statio* ou *mutatio*) sous le nom, variable selon les copies médiévales ou modernes, de *Leminco*, *Lemencum* ou encore *Lemnicum*.

Malgré cette profusion de découvertes isolées durant plus de deux siècles, ni les fouilles anciennes ni les recherches plus récentes ne permirent de localiser la trace d'une quelconque *villa*, l'ombre d'un *fanum* ni la moindre construction.

Mobilier gallo-romain découvert sur le chantier au printemps 2020 : fibule, intaille et épingle en os à tête anthropomorphe.

2020 : les premiers bâtiments antiques découverts à Chambéry

La colline de Lémenc serait restée silencieuse sur son passé romain si le Service Régional de l'Archéologie (SRA), grâce à la loi du 17 janvier 2001, n'avait sans relâche quadrillé le secteur de diagnostics à l'occasion de travaux susceptibles de détruire des vestiges. Au printemps 2019, à l'occasion d'un diagnostic archéologique en amont d'une opération immobilière menée par SNC COGEDIM Savoies-Léman et Cristal Habitat, l'INRAP localise – enfin ! – des vestiges structurés, en pied de colline et à proximité de la Leysse. Le SRA prescrit une fouille de deux mois, dans le cadre de l'archéologie préventive, sur une emprise de 1400 m² à l'angle formé par l'avenue du Docteur Desfrançois et le faubourg Nézin. Après quelques semaines de fouilles, devant l'ampleur des vestiges et leur état de conservation, l'opération est prolongée d'un mois.

Le site est fouillé de mai à juillet 2020, par une équipe d'Archeodunum, sous la direction de Julien Collombet. Alors que le diagnostic, gêné par les structures et les creusements contemporains, n'avait perçu que des niveaux mal conservés et peu épais, les résultats dépassent les attentes : un véritable quartier antique occupé du Ier au IVe siècle sort de terre, probablement une portion de la station routière de *Lemencum*.

Ce quartier est constitué de plusieurs bâtiments disposés de part et d'autre de deux voies de communication perpendiculaires. Conservées sur plus d'un mètre d'épaisseur, ces voies présentent une bande de roulement convexe, doublée de fossés bordiers assurant le drainage, et dans lesquels convergent trois canalisations, rupestres ou construites. Les fondations d'un édifice quadrangulaire, conservé sur une longueur d'environ 25 mètres, sont doublées d'un portique formant un trottoir couvert sur la voie. Construit de blocs de roches locales (calcaire, molasse ou tuf) liés au mortier de chaux, ce bâtiment comprend une toiture de *tegulae*. Mais ces dernières, comme l'essentiel des matériaux de construction, semblent avoir fait l'objet d'une récupération systématique après l'abandon.

Outre cet édifice remarquable, l'opération a mis en évidence plusieurs autres bâtiments, visibles pour certains par des tranchées de récupération, perçus pour d'autres en limite d'emprise, et qui se prolongent sous les voiries actuelles. Des restes d'enduits peints figuratifs d'une grande finesse, découverts en remblai, ainsi que des tesselles de mosaïques traduisent la présence de décors prestigieux sur l'agglomération.

Le mobilier abondant comprend des monnaies, dont un dépôt de la fin du IVe siècle éparpillé, des tessons de céramique commune, sigillée, luisante ou métallescente. Le domaine personnel est également illustré par des fibules, une épingle sculptée, du matériel d'hygiène et cosmétique. L'étude de ce mobilier, comme l'ensemble des relevés de l'opération, est en cours ; la synthèse ne sera rendue que dans plusieurs mois dans le rapport d'opération.

Une exposition au Centre d'Interprétation de l'Architecture et du Patrimoine

Conscientes de l'importance de cette fouille pour l'histoire locale, les Archives municipales de Chambéry, au sein de la direction Archives et patrimoine, ont souhaité réaliser une exposition au Centre d'Interprétation de l'Architecture et du Patrimoine (CIAP) – Hôtel de Cordon et inaugurée à l'occasion des Journées européennes du patrimoine en septembre 2020.

Une vaste partie introductive est consacrée aux découvertes anciennes à Lémenc, puis grâce à la collaboration avec la société Archeodunum, une seconde salle présente les résultats préliminaires et les dispositifs qui encadrent l'archéologique préventive en France. Dans cette seconde partie, largement illustrée, des films à 360° offrent notamment au public une immersion ludique et interactive au cœur du chantier.

Grâce à la collaboration avec le Musée savoisien, l'exposition s'est vue enrichie de mobilier antique ; celui découvert sur le chantier, en cours d'étude, ne pouvant être exposé. Pour autant, les collections départementales ont largement permis d'exposer la richesse des découvertes anciennes à Chambéry et à Lémenc, notamment avec le caducée de Mercure, ainsi qu'un ensemble d'objets aussi proches que possible du mobilier recueilli au printemps 2020.

Réalisée à l'occasion d'une découverte archéologique exceptionnelle, cette exposition constitue une belle occasion de se plonger au cœur du passé antique de Chambéry.

Arnaud Letailleur

L'exposition en cours au CIAP – Hôtel de Cordon, Ville d'art et d'Histoire de Chambéry.

Lémenc... sous nos pieds

À découvrir au Centre d'Interprétation de l'Architecture et du Patrimoine

Hôtel de Cordon, 71 rue Saint-Réal, Chambéry.

Entrée libre et gratuite. Prolongation jusqu'au 7 février 2021.

Valmorel et la rue du Bourg

ARCHITECTURE

« L'architecture de loisir doit être une architecture de théâtre. Quand les gens partent en vacances, il leur faut un vrai dépaysement, un grain de folie. À Montchavin, puis à Valmorel, nous avons choisi une architecture de décor ».

Michel Bezançon / Pierre Guirard

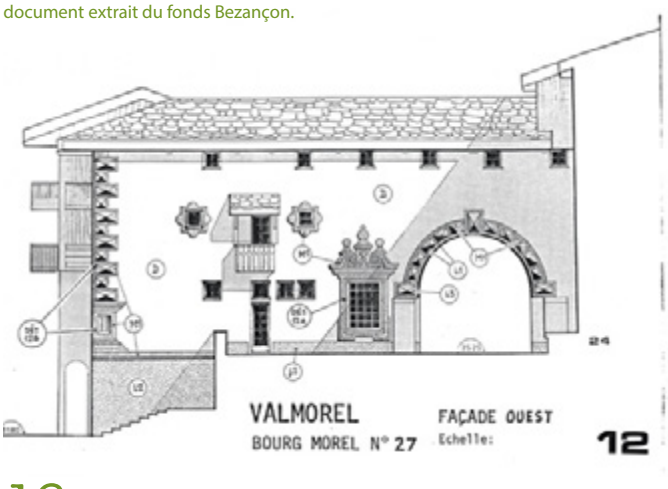
L'histoire succincte des stations de ski en quelques dates

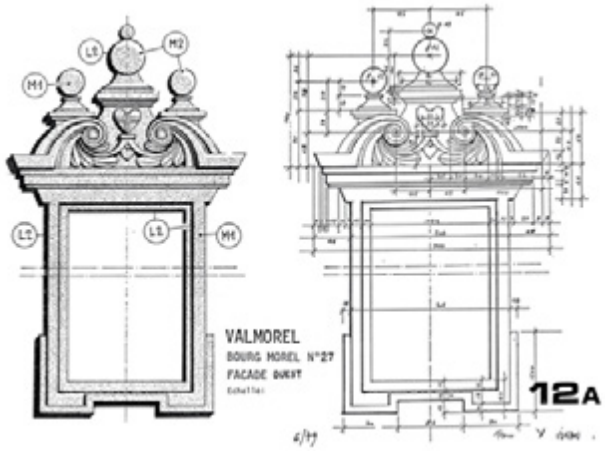
- 1918-1946. Le village-station : Megève...
- 1946-1965. Invention de la station en site vierge : Courchevel...
- 1965-1976. Les stations intégrées ; la ville à la montagne ; le studio cabine : La Plagne, Les Arcs 1600/1800, Flaine, Avoriaz…
- 1977. Fin du Plan neige[1], nouvelle politique de la montagne avec pour objectif une montagne vivante et protégée.
- 1977-1995. La station-village : Valmeinier, Montchavin, Sainte Foy...

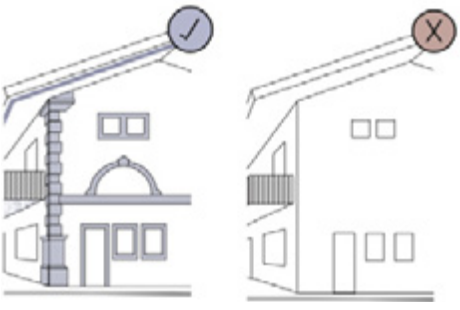
Dans les années 1950, des urbanistes et des architectes étudient et imaginent les futures grandes stations de ski. Dans cette période où l'engouement pour les vacances à la neige explose, ils vont progressivement proposer des formes nouvelles qui répondent au besoin de construire d'une façon efficace et fonctionnelle pour un très grand nombre de personnes (Plan neige). Apparaissent les « paquebots des neiges », ces immeubles aux lignes futuristes qui s'étagent dans la pente, qui s'organisent au pied des pistes et qui offrent des espaces modernes de vie, compacts et en relation avec l'environnement.

À la fin des années 1970, ce modèle de ville à la montagne ne fait plus rêver. Les touristes, qui vivent le modernisme dans leur quotidien souhaitent s'évader de ces formes pendant leurs vacances à la neige. Les stations de ski prennent alors le même virage que certaines stations balnéaires.

Archives départementales de la Savoie [17J 565], document extrait du fonds Bezançon.







Extrait du cahier de préconisations architecturales réalisé par le CAUE de la Savoie.

La rue du Bourg, Valmorel. Exemples de décors peints inspirés du bâti traditionnel.

[à droite] La rue du Bourg. Valmorel, vers 1975. Dessin de l'architecte Michel Bezançon. Archives départementales de la Savoie, [17J 562].

Valmorel, station-village, un concept pour une quatrième génération de stations de sports d'hiver .

1976
Valmorel, invention du village recomposé

C'est dans ce contexte que Valmorel naît.
L'architecture imaginée par Michel Bezançon est en rupture avec les grands blocs d'immeubles des plans neige des années 1960. Ici, la planification et l'architecture sont pensées comme celles d'une commune, avec un chef-lieu et des hameaux autours. Le centre du chef-lieu est ainsi matérialisé par la « Rue du Bourg », rue commerçante et animée. Les bâtiments sont de faible hauteur, avec des façades liant pierre et bois, des toitures en lauzes, et surtout, des décors muraux peints, qui s'inspirent de ce qui existe dans les vallées de Savoie et dans le Val d'Aoste. Cette approche met en avant l'histoire commune de ces vallées quand elles étaient unies dans les États de Savoie jusqu'en 1860.

Un cahier de préconisations pour la rue du Bourg

Le quartier du centre station est réservé aux piétons et se développe sur une seule rue, la *rue du Bourg*, ponctuée de placettes et de passages couverts.
De nombreux décors peints sur enduit font la singularité et l'originalité de cette rue. L'architecture se fait attrayante, ludique, pittoresque voire frôlant le pastiche. Ces décors de typologie variée – trompe-l'œil, soulignement, encadrement, motif, médaillon – fonctionnent comme des faire-valoir de cette urbanité de centre bourg.
Cet ensemble bâti présente une homogénéité architecturale et des caractéristiques que la commune des Avanchers-Valmorel souhaite aujourd'hui préserver et valoriser.
C'est pourquoi elle a demandé au CAUE de la Savoie de l'aider à réaliser un cahier de préconisations destiné à servir de guide et de conseil aux commerçants, propriétaires et copropriétés de la rue.
Préalablement et afin d'étayer sa réflexion, le CAUE s'est intéressé aux façades et aux décors peints dans les hameaux voisins. Le CAUE a également enquêté sur la genèse du projet et les intentions des concepteurs. Avec l'aide des Archives départementales de la Savoie, les informations extraites du fonds Bezançon ont largement contribué à comprendre l'articulation entre les différents bâtiments et approfondir la connaissance de ces décors peints. Il s'agissait pour l'architecte d'apporter de la singularité aux constructions les unes par rapport aux autres, comme dans un village.
Après une phase d'échange avec les commerçants et les copropriétaires, le cahier de préconisation a été rédigé dans un but pédagogique et une volonté de sensibilisation. Ce document d'information oriente les propriétaires dans leurs projets de rénovation ou d'aménagement. Il donne des recommandations sur la nature et les emplacements des enseignes, des auvents, des éclairages ; sur l'aspect des façades et des enduits, les balcons, les galeries, les portes et les volets ; sur les matériaux à privilégier, et enfin sur l'utilisation et la rénovation des décors peints, motifs, trompe-l'œil et ornementations. Il prend en compte les évolutions, mais établit également des directions fermes pour garantir une cohérence d'ensemble et éviter de tomber dans les modes.
Le cahier de préconisations sera annexé au Plan local d'urbanisme (PLU) lors d'une prochaine modification.

Cathy Le Blanc

Note

1. Le Plan neige a été mis en œuvre entre 1964 et 1977 dans le cadre de l'aménagement touristique de la montagne, 150 000 lits ont été créés entre 1971 et 1975.

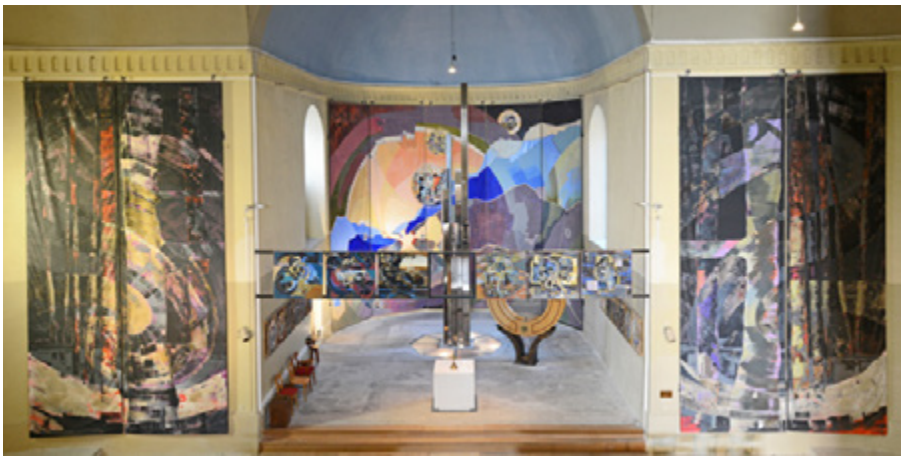
patrimoine & art sacré

une œuvre au Répertoire départemental
église Saint-Jean-Baptiste, Saint-Jean-de-Chevelu

Église Saint-Jean-Baptiste, une architecture néoclassique sarde, 1846.
Façade ouest et clocher.

PATRIMOINE & ART SACRÉ

Vue d'ensemble de l'œuvre de Béatrice Signorelli-Faquin et Étienne Voulhoux, inaugurée en 1996.
[en bas] Le chœur.



La Commune de Saint-Jean-de-Chevelu

Saint-Jean-de-Chevelu est une commune de l'Avant-Pays Savoyard situé entre la chaîne de l'Épine, le Rhône et le Guiers. C'est sur cette commune que convergeaient les principales routes du pays yennois pour franchir la chaîne de l'Épine par le col du Chat (en 1932, le tunnel du Chat est ouvert à la circulation avec depuis peu une galerie de secours parallèle qui profite aussi aux piétons et aux cyclistes), d'où la présence de huit maisons-fortes et un château-fort encore visibles. Plusieurs avaient leur propre chapelle dont l'une est encore en fonction. Il s'agit de la chapelle de Monthoux qui abrite une Pietà datant du XVI[e] siècle. Elle est taillée dans un bloc de noyer et peinte, mais les peintures ne sont pas d'origine. L'auteur est anonyme. Elle représente le Christ descendu de la croix et reposant sur les genoux de Marie-Madeleine, de la Vierge et de saint Jean. Elle est inscrite à l'inventaire des Monuments historiques.

Église Saint-Jean-Baptiste, façade sud et vignoble de Monthoux.

Historique de l'église Saint-Jean-Baptiste

L'ancienne église fut construite en 1614, grâce à un don des de Preilland dont la maison-forte est toute proche. Elle aurait tardivement remplacé la chapelle de Notre-Dame d'une maison-forte qu'on a toujours appelée le château de Mattet. Un texte latin daté de 1400 signale l'existence de la chapelle « Notre-Dame Inconnue » de Mattet.

Cette ancienne église nous est décrite de façon détaillée grâce aux comptes rendus des visites pastorales de l'époque : on y apprend que plusieurs familles nobles se faisaient enterrer à l'intérieur et que deux d'entre elles y avaient leur propre chapelle. Au milieu du XVIII[e] siècle, l'église est devenue trop petite vu l'accroissement de la population. En 1842, l'archevêque de Chambéry M[gr] Alexis Billiet (1840-1873) estime qu'elle n'a qu'un tiers de l'étendue nécessaire. Dix ans auparavant, son prédécesseur, M[gr] Antoine Martinet (1827-1839), expliquait qu'au bout d'un quart d'heure, quand l'église est pleine, on s'y trouve comme dans un bain de vapeur et que les cierges s'éteignent d'eux-mêmes ! Il est vrai que la nef est resserrée, la voûte est basse, les ouvertures sont petites et les fenêtres ne s'ouvrent pas. Bref ! Cette église est vétuste. Fort heureusement, le conseil de la commune avait un projet d'agrandissement. Il faut noter que la population de 743 habitants en 1822 était passée à 900 dix ans plus tard.

Finalement, après plusieurs projets d'agrandissement, on décidera la construction d'une nouvelle église et l'ancienne sera transformée en presbytère puis plus tard en logements.

Tableaux, détail de 6 des 12 sphères illustrant les Évangiles, mur gauche du chœur.

L'église actuelle fut consacrée en 1846. On remarquera que toutes les églises du canton, sauf celle de Yenne, au chef-lieu, dont l'histoire remonte au Moyen-Âge et qui est classée Monument historique, ont été construites entre 1833 et 1897. Ce sont des dates qu'on retrouve sur beaucoup de linteaux de bâtiments civils (caves, granges), ce qui laisse à penser que ce fut une période de construction intense.

Conçue dans le style néoclassique par les architectes MM. Chiron puis Théodore Fivel (1828-1894), l'église de Saint-Jean-de-Chevelu a la particularité d'avoir un plan en forme de croix grecque, à quatre branches égales et d'être surmontée d'une grande coupole. Mais le poids de celle-ci était trop lourd pour les murs, à cause peut-être d'un mauvais calcul des architectes et très certainement des négligences de l'entrepreneur qui avait lésiné sur la qualité des matériaux. Quinze ans plus tard, on démolit cette coupole et on érigea des contreforts.

Dans les années 1960, la mode est au dépouillement suite au concile de Vatican II. Le curé de l'époque fait disparaître les lustres, les statues, la chaire, la table de communion. Si ces transformations ont fait des mécontents, elles ont eu l'avantage de libérer un vaste espace et de rendre de grandes surfaces de murs disponibles.

En 1993, l'idée germa d'en profiter pour réaliser une œuvre d'art sacré et c'est cette œuvre qui fait actuellement le principal intérêt artistique et patrimonial de l'église Saint-Jean-Baptiste.

Avec son clocher refait à neuf, l'édifice occupe une position privilégiée au pied du vignoble de Monthoux, surplombant les lacs de Chevelu et à la croisée des sentiers de randonnée ; il suscite intérêt et curiosité pour découvrir l'œuvre contemporaine d'art sacré qu'il abrite désormais.

L'œuvre picturale de l'église

Les peintures sur toile actuelles ont été réalisées par Béatrice Signorelli-Faquin et Étienne Voulhoux de l'Atelier Tardieu de Loisieux. Après avoir réfléchi sur certains passages de la Bible avec le Père Michel Euler, ces deux artistes ont laissé parler leur inspiration d'artistes et au bout de trois ans de travail bénévole, les peintures furent inaugurées en 1996 par M^{gr} Marcel Perrier (1933-2017), année par ailleurs du cent cinquantenaire de l'église Saint-Jean-Baptiste. Cette œuvre monumentale, spécialement conçue pour l'église, est entièrement dédiée au Baptême du Christ, la clé de compréhension en étant le « passage ».

Les grandes toiles sombres sur les murs des nefs latérales, nommées « Forêts d'errance » interpellent tout visiteur. Elles évoquent entre autres les difficultés de la vie, les doutes, les errances, les périodes sombres qu'il nous faut traverser pour accéder à la lumière.

Entre la nef et le chœur, là où se trouvait jadis dans certaines églises le jubé, il y a six tableaux inspirés d'épisodes de l'Ancien Testament.

Saint Jean-Baptiste étant le patron de la paroisse, le thème principal est l'eau, l'eau du baptême, l'eau source de vie.

Pour le tabernacle, en forme de calice sur des bras en élévation, différents matériaux (métal, bois, cuir…) ont été utilisés, car le Salut chrétien n'a pas été apporté qu'aux hommes mais à toute la création donc au règne minéral, végétal et animal.

Dans le chœur une « colonne de lumière » composée de six cornières d'inox lustré est implantée dans une fosse octogonale comme l'étaient celles d'anciens baptistères. Elles forment avec les tableaux suspendus du transept une croix dans l'espace.

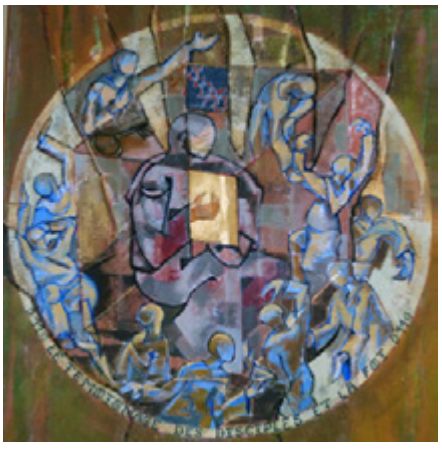
Sur les grandes toiles qui tapissent l'abside, tout s'organise autour d'une large ouverture lumineuse, les courbes font penser aux montagnes environnantes. Une forme humaine les pieds sur terre et la tête dans le ciel, tel un être christique est là pour unir la terre et le ciel. Douze sphères symbolisent les fruits que donne douze fois par an l'arbre dans la Jérusalem céleste redescendue sur terre comme décrit dans le dernier chapitre de l'Apocalypse. Ces sphères illustrent douze scènes tirées des Évangiles et reproduites sur les murs latéraux du chœur, car plus accessibles au regard que certaines scènes situées très haut sur les toiles.

L'originalité de ces peintures réside dans leur style, entre l'abstrait et le figuratif, qui surprend et émerveille souvent ceux qui la découvrent.

En décembre 2016, cette œuvre a fait l'objet d'une inscription au *Répertoire départemental* des objets mobiliers de la Savoie pour son originalité contribuant à la valorisation patrimoniale de l'édifice.

André Carron

« Orient / Occident ».



« Le témoignage des disciples et la foi ».

Détail du décor mural du chœur.

Arts en Chœur

L'association a été créée en 2010 pour veiller sur cette œuvre, la faire connaître et apporter tout éclaircissement et commentaire au visiteur.

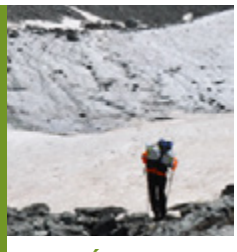
Des journées « portes ouvertes » ont lieu depuis plusieurs années chaque samedi de la deuxième quinzaine de juillet et de la première quinzaine d'août ainsi que pour les journées européennes du patrimoine.

Des visites privées ou de groupe, gratuites, sont assurées par des bénévoles de l'association, sur demande au 04 79 36 80 49 ou 04 79 36 80 25, par formulaire sur le site de l'association : **artsenchoeur.fr**

Suivre nos événements sur la page Facebook : **Saint Jean de Chevelu église saint Jean baptiste**.

l'archéologie glaciaire dans les Alpes

une affaire qui concerne tous les montagnards !



ARCHÉOLOGIE GLACIAIRE

Avec la fonte des glaciers et des névés, certains cols alpins de haute altitude livrent peu à peu des vestiges archéologiques. Vestiges modestes, mais qui témoignent des passages humains au moins depuis l'Âge du bronze pour ce qui est de la Savoie. Ces vestiges fragiles, le plus souvent en bois ou en cuir, sont sont condamnés à disparaître si nous ne les collectons pas. L'archéologie glaciaire est avant tout une affaire de sauvetage et de prise de conscience collective.

En 2003, sur le glacier du passage du Colerin (3 200 m) à Bessans en Savoie, eu lieu une singulière découverte : un alpiniste ramassa un pieu de bois conservé sur 80 cm de long [fig. 1]. Une extrémité est sculptée et représente un personnage masculin, qui pourrait tout aussi bien être un moine, un saint médiéval ou un personnage gaulois. Cet objet devait être planté au col comme un oratoire. Publiée une première fois en 2004, cette découverte passa totalement inaperçue dans les milieux scientifiques (Tracq 2017). En 2007, une première montée au Colerin nous permit de constater que de nombreux bois jonchaient la surface du glacier ou étaient libérés par l'éboulis sous le col [fig. 2]. Depuis lors, nous avons mené cinq campagnes de prospection sur le Colerin [fig. 3], étendues depuis 2018 à tous les cols de la vallée d'Avérole, commune de Bessans (Thirault 2020).

Les cols englacés de la vallée d'Avérole

En Savoie, deux cols célèbres, le Petit Saint-Bernard au nord (2190 m) et le col Clappier / Mont-Cenis au sud-ouest (2480/2085 m) permettent de franchir la ligne de crête qui partage les eaux entre le bassin du Rhône et celui du Pô, c'est-à-dire, grosso modo, entre la France et l'Italie (Thirault 1999).

Fig. 1. La statue découverte en 2003 sous le passage du Colerin, Bessans, Haute-Maurienne.

Ces deux passages sont assidûment fréquentés au moins depuis l'Antiquité et leur importance historique n'est pas à rappeler.
Entre ces deux grands passages, de courtes vallées s'enfoncent sur plusieurs kilomètres au cœur des reliefs pour venir buter contre la haute barrière de la crête frontalière. Côté italien, ce sont les vallées de Lanzo ; côté français les vallons latéraux qui s'ouvrent à partir de la vallée de l'Isère en Tarentaise et de l'Arc en Maurienne. Pour cette dernière, la vallée d'Avérole constitue une grande voie d'approche de la crête frontalière, franchissable en plusieurs points par des cols situés entre 3000 et 3400 m d'altitude et tous englacés durant le Petit Age Glaciaire. Au moins depuis le XIVe siècle de notre ère, ils ont été le lieu de « commerces » entre les vallées adjacentes dont les habitants partageaient de nombreux points communs : toutes sortes de marchandises et de bêtes passaient la montagne. Le Saint-Suaire franchit l'un de ces passages à deux reprises pour passer de discrète manière entre Chambéry et Turin, en 1535 et en 1578 (Inaudi & Tracq 2019). Les découvertes archéologiques confirment la réalité de ces passages et permettent de remonter bien plus loin dans le temps.

Archéologie glaciaire sur les lignes de crête

À ce jour, huit cols englacés ont été prospectés dans la vallée d'Avérole, mais seulement trois d'entre eux ont livré des vestiges archéologiques antérieurs au XXe siècle de notre ère (Thirault 2020) : le passage du Colerin (3 200 m ; fig. 3), le col d'Arnès (3 012 m ; fig. 4) et le col de l'Autaret (3 072 m). Chacun de ces cols présente une configuration différente : au Colerin, une vaste dépression englacée constitue un piège sous la crête, et les objets sont dispersés sur 15 ha environ ; à Arnès, les éboulis qui descendent du col tombent sur un glacier en pente qui entraine les vestiges vers l'aval ; à l'Autaret, un petit vallon sous le col et des moraines constituées au XXe s. préservent les vestiges sur environ 4 ha. Sur ces trois cols, près de 600 objets sont répertoriés à ce jour. Il s'agit surtout de bois : des branches, des branchettes, des brindilles (qui témoignent du transport de fagots), avec ou sans écorce, aux extrémités brisées ou coupées à la hache. Les dimensions sont très variables et le plus grand bois collecté à ce jour mesure 1,5 m. Certains bois sont travaillés, d'autres sont des fragments d'outils ou d'instru-

que faire si vous trouvez un objet en montagne ?

Professionnels et amateurs, amoureux de la haute montagne, nous sommes tous concernés ! La découverte d'objets anciens en montagne doit être déclarée auprès des services de l'État, en l'occurrence le Service régional de l'Archéologie de la région Auvergne-Rhône-Alpes. Vous pouvez aussi contacter la Conservation départementale du Patrimoine de la Savoie ou les auteurs de ces lignes.
Sur place, dans la mesure du possible, prenez des photographies de situation, des vues rapprochées avec une échelle graduée ou un objet connu (pièce de monnaie, gant, piolet, etc.), un positionnement GPS.
Notez tous les détails qui vous paraissent intéressants (sur quoi ou dans quoi repose l'objet : éboulis, glace, etc. ; dans quelle position, dans quel état est-il ?). Si l'objet est transportable sans dommage, vous pouvez le prendre avec précaution et le préserver si possible dans un sac étanche, sans chercher à le sécher. Sinon, laissez-le en place. Dans tous les cas, il est très important de signaler votre découverte sans retard pour assurer une prise en charge rapide et une authentification de la part des professionnels.

Fig. 3. Le passage du Colerin (échancrure la plus à gauche en arrière-plan) vu depuis la moraine du glacier sur le versant français. Un lac de fonte s'est développé en partie basse du glacier ; les découvertes archéologiques s'étalent tout autour, dans l'axe du col et de l'éboulis sous-jacent (24 septembre 2019).

ments : manches, bras de portage, éléments de bâts, claies de portage, etc. [fig. 5]. Les objets en fer sont très rares, si on fait abstraction des inévitables boites de conserve : une pointe de flèche, une lame de couteau, une pointe d'épée ou de dague. Il s'y ajoute quelques éléments en cuir, une poignée de tessons, un chamois encore à moitié pris dans la glace, des cornes de chèvre, des poils, des fragments de peau...

Certains objets peuvent être datés par leur typologie : à l'Autaret, quelques tessons de céramique sont à rapporter au Néolithique ou la Protohistoire au sens large, sans plus de précision. Mais pour les bois, il faut recourir aux datations radiocarbone. À ce jour, en écartant les mesures « actuelles » (postérieures à 1950), nous disposons de vingt dates pour le Colerin et de quatre pour l'Autaret. Nous pouvons certifier la fréquentation du Colerin depuis le tout début de l'Âge du Fer, vers 800 avant notre ère ; le plus ancien témoin de passage par l'Autaret remonte à l'Âge du Bronze moyen / Bronze final I, entre 1400 et 1200 avant notre ère. Il s'agit évidemment d'un éclairage a minima sur les passages de cols, puisque la plupart des voyages n'ont pas conduit à des accidents et donc, n'ont pas laissé de traces.

La superposition de certaines dates radiocarbone permet de proposer l'hypothèse qu'une partie au moins de ces objets provienne d'événements ponctuels survenus lors du franchissement des cols. Au Colerin, trois événements sont d'ores et déjà discernables : au II^{e}-I^{e} siècle av. n.e., au XI^{e}-XII^{e} et au XIV^{e} siècle. La nature de ces événements demeure conjecturale : dépôt volontaire (par exemple, décharge de bêtes de somme), accidents, etc.

Fig. 2. Glacier du passage du Colerin, 14 septembre 2007. Bois visibles au contact entre l'éboulis issu du col et le glacier.

Réchauffement climatique, archéologie et patrimoine

Le travail archéologique sur les cols de haute altitude n'est jamais aisé : à Bessans, l'acheminement du matériel de travail représente entre 8 et 10 h de marche aller-retour depuis les véhicules. L'installation de camps de base réduit les temps de déplacement quotidien et le poids du portage. Les aléas météorologiques sont bien réels, même si les prospections s'effectuent aux mois d'août et septembre. Et le travail sur place est épuisant : montées raides, couverture neigeuse imprévisible d'une année sur l'autre, etc.

Il faut donc de fortes motivations scientifiques pour travailler à ces altitudes : prospecter, topographier, réaliser des études géomorphologiques, prélever et conserver ces vestiges peu spectaculaires pour la plupart. Hormis la perspective, bien réelle, de découvertes exceptionnelles comme celle du Tisenjoch (le célèbre Ötzi !), les enjeux sont à situer dans la sauvegarde d'informations vouées à disparaître à brève échéance. En effet, les glaciers et les névés qui forment de véritables congélateurs sont en train de fondre et rien ne permet de penser que le processus s'arrêtera de sitôt. Ainsi, dans quelques décennies tout au plus, ces cols seront entièrement déglacés et déneigés en été, condamnant ainsi les vestiges archéologiques à la dessication.

Mais de quelles informations parlons-nous ? Nous savions déjà que les biens, les idées et les hommes franchissaient les cols, et ce depuis le retrait glaciaire post-würmien. Alors, que nous apprennent les découvertes sur les cols ? Elles permettent de donner corps aux déplacements humains, de documenter en détail les itinéraires, les passages préférentiels, les modalités même de passage. Et parfois de nous retrouver face à face avec les protagonistes…

Éric Thirault et Valentin Lafont

Fig. 5. dans les moraines sous le col de l'Autaret, les objets jonchent le sol. Ici, une crémaillère en bois (fléau de balance ?) datée entre 770 et 980 de notre ère par le radiocarbone (15 août 2019).

Fig. 4. Le col d'Arnès vu depuis l'ouest (versant français), Bessans, Haute-Maurienne. Noter l'étendue du glacier en forte pente. Le col est sur la ligne de crête rocheuse en arrière-plan, au centre (19 août 2020).

Bibliographie

– Inaudi G., Tracq F. (2019), *Entre Savoie et Piémont. Histoires de bergers, de guides et de contrebandiers*, Éd. Il Punto, Torino.

– Thirault É. (1999), « Franchir la crête : de l'Histoire à la Préhistoire dans les Alpes occidentales », in Beeching A. dir., *Circulations et identités culturelles alpines à la fin de la Préhistoire. Matériaux pour une étude (programme collectif CIRCALP 1997/1998)*. Travaux du Centre d'Archéologie Préhistorique de Valence, Valence, 19-37.

– Thirault É. (2020), *Les cols de la vallée d'Avérole à Bessans, des trésors archéologiques insoupçonnés*, Bessans Jadis et Aujourd'hui, 83, p. 45-58.

– Thirault É. (2020), « Découvertes et périls pour l'archéologie en altitude dans les Alpes. Dérèglement climatique. Péril sur le patrimoine », *Dossiers d'Archéologie*, 401, sept.-oct. 2020, p. 22-25.

– Tracq F. (2017), « La statue du glacier du Collerin. Une extraordinaire découverte à 3000 m d'altitude », *Bessans Jadis et aujourd'hui*, 77, 37-46.

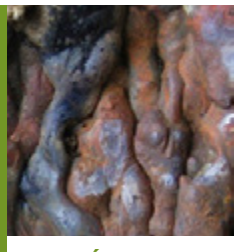
un travail dans un cadre légal

Malgré les apparences, notre travail ne se réduit pas à des randonnées en montagne et les objets découverts ne nous appartiennent pas. Chaque année est monté un dossier scientifique, administratif et financier qui est validé par le Ministère de la Culture (DRAC, Service régional de l'Archéologie). Ce dernier délivre une autorisation de prospection qui implique de rendre un rapport d'activité chaque année. Les mobiliers collectés sont conservés dans un dépôt de ce même service, dans l'attente de leur dévolution définitive.

Ces recherches sont menées avec l'accord de la commune de Bessans et du Service régional de l'Archéologie (Ministère de la Culture). Elles sont financées par le Conseil départemental de la Savoie, le Ministère de la Culture (subventions de fonctionnement), la Maison de l'Orient et de la Méditerranée, l'Unité Mixte de Recherche « Archéorient » du CNRS et l'Université Lumière Lyon 2 (salaires du responsable et des intervenants). Elles s'insèrent dans les activités de l'Association pour le développement de la recherche archéologique en Savoie (ADRAS) qui assure la gestion financière des opérations archéologiques.

mille ans de sidérurgie dans les Bauges

de l'Antiquité au plein Moyen Âge



ARCHÉOLOGIE MINIÈRE

Vue vers le sud-ouest. Le district sidérurgique se développe entre le mont Peney à gauche et la montagne du Nivolet à droite. Au centre, sous le col de la Doria, le hameau des Favre (commune de Les Déserts).

On savait par les recherches des historiennes et historiens que des unités de fabrication du fer avaient été mises en œuvre dans le massif des Bauges par des techniciens bergamasques dès le XVII[e] siècle. La présence de communautés monastiques à partir du XII[e] siècle faisait cependant dire à certains chercheurs que l'exploitation du minerai fer aurait été commencée par les moines, bénédictins ou chartreux. On avait aussi supposé, au vu des vestiges signalés dès le XIX[e] siècle près d'Arith, que les romains avaient exploité cette ressource minérale. Mais rien de tangible ne venait confirmer cette hypothétique sidérurgie baujue antique ou médiévale.
Les sites découverts par Robert Durand tant sur le mont Peney (Saint-Jean-d'Arvey) que sur la montagne du Nivolet (Les Déserts) laissaient augurer – notamment les types de scories laissées sur place – une confirmation archéologique de cette sidérurgie ancienne (*Mines de Montagne*, *La rubrique des patrimoines de Savoie*, hors -série n°8, juillet 2020, p. 40).

L'ensemble de sites se développe sur le rebord sud-ouest du massif des Bauges, aujourd'hui en total contexte forestier. Il se compose de trois concentrations : un groupe d'une dizaine de sites rassemblés à la base du versant nord du mont Peney (vers 1150-1230 m d'altitude) ; deux crassiers positionnés sur le mont adjacent dit bois du Cruet (1150 m) ; un ensemble de trois autres sites éparpillés à la base et sur le versant oriental de la montagne du Nivolet (1200-1300 m d'altitude).
La très grande majorité des amas sont bien perceptibles dans le paysage ; quelques-uns, rares, sont beaucoup moins évidents et ont été découverts par des indices parfois ténus (entaille dans un sentier, quelques scories erratiques).
Les scories observées sont de quatre types : scories écoulées denses et compactes ; scories écoulées légères, vitreuses et bulleuses ; scories ferrugineuses (rares) ; parois de four scoriacées.

Opération de prélèvement de charbons de bois sous la pluie printanière.

Grès ferrugineux, gangue des oxydes de fer exploités par les sidérurgistes antiques et médiévaux. Les gisements étaient très ténus (des poches, sans doute, en remplissage du karst) et aujourd'hui les traces de l'exploitation sont très difficiles à mettre en évidence.

Deux scories (déchets) dites écoulées, évacuées par l'ouverture pratiquée à la base du bas fourneau. À gauche, scorie légère, bulleuse, jaunâtre, à cordons d'écoulement de grande taille. À droite, scorie lourde, dense, grise, à petits cordons déposés en éventail.

Deux des quinze sites ont fourni des fragments de four très importants en taille, éléments qui permettent d'affirmer la petite taille de certains des bas fourneaux (cuve de 0,30 m de diamètre interne). Le bas fourneau était effectivement partiellement détruit pour récupérer la masse de fer qui s'était formée à sa base pendant l'opération de réduction.

Les prélèvements de charbons de bois et les datations effectués pendant l'été 2020 dans le cadre du projet INTERREG Mines de Montagne (24 dates obtenues en tout) attestent ainsi d'une exploitation de la ressource en minerai de fer allant du milieu du III[e] siècle apr. J.-C. jusqu'au milieu du XIII[e] siècle : 1000 ans de sidérurgie plus ou moins intense… Dans l'état actuel de nos connaissances, l'activité métallurgique sur le mont Peney et la montagne du Nivolet semble modeste entre 250 et 600 apr. J.-C., marque une pause au VIII[e] siècle (pas de dates pour cette période-là) avant de se développer fortement entre 950 et 1250.

La localisation géographique des crassiers signifie que les sidérurgistes ont su identifier les affleurements des niveaux tertiaires, parfois très exigus ; qu'ils ont extrait de ces niveaux le minerai de fer et qu'ils l'ont préparé sur place (nettoyage, fragmentation, peut-être grillage) ; qu'ils l'ont réduit également sur place ; qu'ils ont charbonné à proximité, ou en aménageant le site pour l'atelier ; qu'ils ont laissé les déchets sur place après l'opération ou les opérations de réduction, se déplaçant au gré des découvertes de gîtes minéraux exploitables. Les sidérurgistes étaient donc des individus compétents sur une longue chaîne opératoire (avec division du travail ?) : techniques de prospection minière, d'extraction et de préparation du minerai, de fabrication d'un charbon de bois efficace, de construction et conduite d'un bas fourneau, d'épuration de la loupe, etc.

Ils produisaient le fer dans un espace où il ne semble pas y avoir eu conflit d'usage du sol, car de toute évidence, ils ont pu choisir « librement » les sites de production au plus près des gisements de minerai. Ils œuvrèrent donc sans doute dans un espace forestier ou éventuellement un « pré-bois » (bois parcourus par le bétail).

S'il est très difficile de savoir à quelle catégorie de personnes les sidérurgistes antiques du mont Peney et de la montagne du Nivolet appartenaient (esclaves ? techniciens libres ?), la connaissance par les textes des exploitations minières et sidérurgiques dans les massifs voisins de Chartreuse et de Belledonne nous autorise à émettre des hypothèses pour les métallurgistes médiévaux qui œuvrèrent dans le sud du massif des Bauges.

Vers 1120, de nombreux paysans du village de La Ferrière près d'Allevard (Isère) se faisaient - au moins en certaines saisons - mineurs et sidérurgistes. Dans les mêmes années, des habitants de La Ruchère et d'Entremont en Chartreuse (Isère) rouvrirent une ancienne exploitation minière sur la montagne de Bovinant. Certains de ces paysans du XII[e] siècle étaient ainsi suffisamment compétents pour mener une exploitation minière alors que d'autres savaient conduire un bas fourneau pour la fabrication du fer. Ce type d'exploitation « paysanne » est connu ailleurs en France et en Europe pour ces périodes anciennes, lorsqu'existèrent de véritables villages de paysans-mineurs et de forgerons, parfois établis dans des clairières : en Angleterre au VIII[e] siècle ; en Champagne entre VIII[e] et XII[e] siècles ; en Normandie au XI[e] siècle ; etc. Des indices d'exploitations sidérurgiques montagnardes remontant au haut Moyen Âge ont été relevés dans l'ensemble du massif jurassien (France et Suisse), dans les Alpes du Nord (Valais, Salève) et du sud (Trièves, Mercantour), et dans les Alpes orientales (Valteline, Italie).

Le petit « district » sidérurgique du mont Peney et de la montagne du Nivolet offre le même faciès. Qui plus est, le hameau en contrebas des sites de réduction s'appelle Les Favre ou Le Favre (Les Déserts). Il donne son nom au ruisseau qui descend du col de la Doria où ont été relevés les premiers indices de l'exploitation du minerai de fer par le géologue Douxami vers 1895. Le terme *favre*, dérivé du latin *faber* désignait classiquement le forgeron. Pourtant, dans les dictionnaires de patois savoyard collecté au XIX[e] siècle, le forgeron n'était pas désigné par ce dérivé de *faber*, mais systématiquement par des mots renvoyant à son rôle essentiel de maréchal-ferrant ; et la forge était dénommée par des formes certainement inspirées du français, comme *feurjhě*, terme relevé dans les environs d'Annecy. Ces usages verbaux témoignent de l'abandon ancien du terme *favre* dans les langues vernaculaires locales pour désigner le forgeron. En revanche, très tôt, « Favre » (latin médiéval *Fabri*) fut un patronyme. On relève en Bauges un Pierre Favre parmi les convers de la chartreuse d'Aillon dès 1178 ainsi qu'un « frère donné » en 1245, puis une famille de paysans à Villard d'École au milieu du XIII[e] siècle ; etc.

Le nom du hameau de la commune des Déserts désigna-t-il un terroir concédé à un lignage au nom de Favre ? Ce lignage témoigne-t-il de la descendance des sidérurgistes ? Ou encore le hameau des Favre prit-il ce nom parce qu'il fut le lieu de résidence des sidérurgistes du haut Moyen Âge ?

Le démarrage de l'exploitation à la fin de l'Antiquité semble en relation avec la déstabilisation politique, sociale et économique de l'Empire. Son abandon vers 1250 pourrait signaler d'une part l'efficacité des circuits commerciaux porteurs des excellents fers et aciers lombards livrés par les grands cols alpins, d'autre part la progressive mise en œuvre locale d'une nouvelle technologie, également d'origine lombarde, la forge hydraulique, appelée alors ici « martinet ».

La prochaine campagne d'étude combinera d'une part la prospection et le relevé topographique de l'ensemble des vestiges d'un des sites de production (four, déchets, zones d'extraction et de charbonnage), d'autre part la fouille d'un bas fourneau particulièrement bien conservé et de ses environs immédiats. L'objectif est de documenter cette technologie ancienne de production du fer d'avant le haut-fourneau et d'en proposer une représentation éclairante au grand public.

Alain Mélo

Éléments d'un bas fourneau. La paroi scoriacée de la cuve, bien conservée, nous permet de mesurer le diamètre intérieur (environ 30 cm). Devant le fragment de cuve, débris de parois et cailloux ayant peut-être servi à l'édification du bas fourneau.

Massif des Hurtières
bilan d'une première campagne de prospection

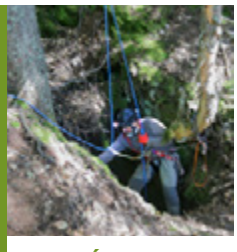


Fig. Exploration d'un chantier souterrain se développant le long d'un filon vertical (Saint-Alban-d'Hurtières).

ARCHÉOLOGIE MINIÈRE

Dans le cadre du projet européen France-Italie « Mines de montagne », le service de la Conservation départementale du patrimoine de Savoie a lancé des études pour mieux comprendre les vestiges miniers et métallurgiques en montagne. Aux portes de la vallée de la Maurienne, le massif des Hurtières est connu pour être le lieu d'une intense activité minière notamment grâce au musée du Grand Filon de Saint-Georges-d'Hurtières qui permet de visiter une importante mine de fer[1]. Cependant, de nombreux travaux miniers d'exploitation du fer, mais également du cuivre, du plomb et de l'argent répartis sur l'ensemble du massif restent encore méconnus, notamment les travaux les plus anciens antérieurs à la fin du Moyen Âge. À partir de ce constat, une équipe de quatre archéologues de la société Arkemine, spécialisés dans l'étude des mines et de la métallurgie, a réalisé au cours de l'été 2020 sous la direction d'Adrien Arles, une mission d'inventaire des vestiges miniers et métallurgiques sur les territoires de 7 communes (Bourget-en-Huile, Montendry, Montgilbert, Le Pontet, Saint-Alban-d'Hurtières, Saint-Georges-d'Hurtières et La Table)[2]. Les données ainsi rassemblées complètent les connaissances sur le patrimoine minier et métallurgique des Hurtières.

Fig. 1. Déchets et stériles issus de l'extraction du minerai : haldes (Le Pontet).

Fig. 2. Tranchée d'exploitation (Saint-Alban-d'Hurtières).

Méthodologie et typologie des vestiges

Compte tenu de la surface importante du massif, une étude documentaire préliminaire a été mise en œuvre afin de concentrer les recherches au sein de zones à fort potentiel archéologique. C'est grâce au croisement de différentes sources d'information (historiographiques, bibliographiques, géologiques et administratives...) au sein d'une base de données que ces dernières ont été définies. Sur le terrain, les archéologues ont parcouru ces espaces afin d'identifier, localiser et décrire les vestiges rencontrés. Ces derniers constituent des anomalies topographiques dans le paysage et présentent différentes morphologies suivant leur état de conservation et les techniques d'exploitation mises œuvrent. Les roches stériles correspondant aux déchets issus de l'extraction sont rassemblées sur des haldes qui forment de volumineux amas déversés dans la pente au débouché en surface des travaux miniers [fig. 1]. De grandes dépressions marquent l'emplacement de tranchées d'exploitation ou de puits que les mineurs ont creusés pour accéder aux filons exploités [fig. 2]. Les galeries, témoins les plus caractéristiques des travaux miniers, sont aujourd'hui en grande majorité inaccessibles [fig. 3 et fig. 4]. Compte tenu des risques d'effondrement et de chute, les développements souterrains ont été explorés par des archéologues selon des protocoles de sécurité adaptés en

Fig. 3. Porche partiellement comblé d'une galerie (Le Pontet).

Fig. 4. Galerie étayée partiellement effondrée (Le Pontet).

mettant en œuvre des techniques spéléologiques [fig. 5]. Beaucoup plus rares les activités métallurgiques sur le massif ont pu être identifiées par la découverte de scories correspondant aux résidus fondus issus du traitement à hautes températures des minerais.

Premiers résultats

Au terme de la campagne de 2020, près de 250 vestiges ou indices ont été identifiés et enregistrés par les archéologues[3]. Répartis principalement au sud des Hurtières, ils permettent de rendre compte de l'existence de 14 secteurs d'exploitation minière et de 6 secteurs de traitement métallurgique [fig. 6]. À l'échelle du massif, de nombreux vestiges répartis selon un axe est-ouest semblent témoigner d'un axe filonien exploité à différents endroits. Au niveau des secteurs, la prise en compte du nombre de vestiges, de leur développement, de leur type et de leur état de conservation, met en évidence une grande variété d'exploitations. Ainsi, les différences peuvent témoigner de la morphologie et de la richesse des filons et des métaux recherchés, des techniques mises en œuvre ainsi que des périodes d'exploitation. Cette variété qui peut par ailleurs être observée au sein de chaque secteur indique que les zones exploitées dans le passé ont pu faire l'objet de plusieurs phases d'exploitations.

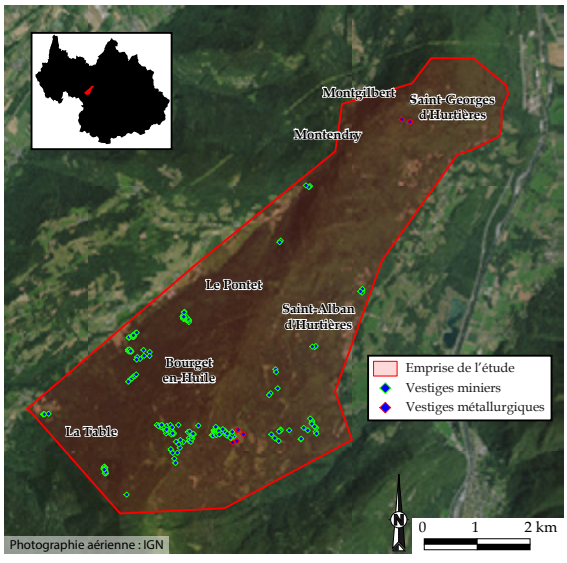


Fig. 6. Emprise de l'étude et localication des vestiges et indices inventoriés.

La Richesse

Le secteur La Richesse sur la commune du Bourget-en-Huile est un site assez bien conservé et représentatif des travaux miniers du massif. La documentation consultée rend compte d'exploitations successives du fer, du plomb et de l'argent à partir du milieu XVIII[e] et au cours du XIX[e] siècle[4]. Les descriptions font état de nombreux percements et de la nécessité de drainer l'eau qui s'accumule dans les travaux les plus profonds grâce à un système de pompage et la création d'une galerie d'exhaure[5]. Sur le terrain, les vestiges identifiés et leur organisation s'accordent pour la plupart avec les données de la documentation. Un ensemble d'ouvrages miniers bien organisés et uniformes rend compte des exploitations du XVIII[e] et XIX[e] siècles [fig. 7]. Cependant, l'approche archéologique a également mis en évidence des travaux absents des précédents inventaires.

Si une galerie est manifestement associée à des travaux de recherche du XX[e] siècle, d'autres indices plus effacés pourraient témoigner d'une exploitation du gisement antérieure au XVIII[e] siècle. En outre, plusieurs aménagements apparaissaient effectivement liés à des systèmes d'exhaure. Le site de La Richesse pourrait permettre l'étude d'une machinerie de pompage dont peu d'exemples archéologiques sont pour l'instant connus[6].

La métallurgie dans le massif

Les activités métallurgiques sur le massif renvoient aux périodes les plus anciennes. À partir du XIV[e] siècle, le besoin d'énergie hydraulique nécessaire à la mise en œuvre de procédés de transformation plus efficaces va généralement encourager les exploitants à descendre leurs usines métallurgiques dans les vallées, le long des rivières. Un charbon de bois associé à un amas de scories découvert sur la commune de Saint-Georges-d'Hurtières à proximité des principaux travaux miniers a fait l'objet d'une datation C^{14}. Le résultat obtenu place l'activité extractive et de transformation sur le massif entre le milieu du III[e] et la fin du IV[e] siècle. Alors que les archives disponibles permettaient de remonter au Moyen Âge[7], l'exploitation du fer dans les Hurtières aurait donc débuté dès la fin de l'Antiquité.

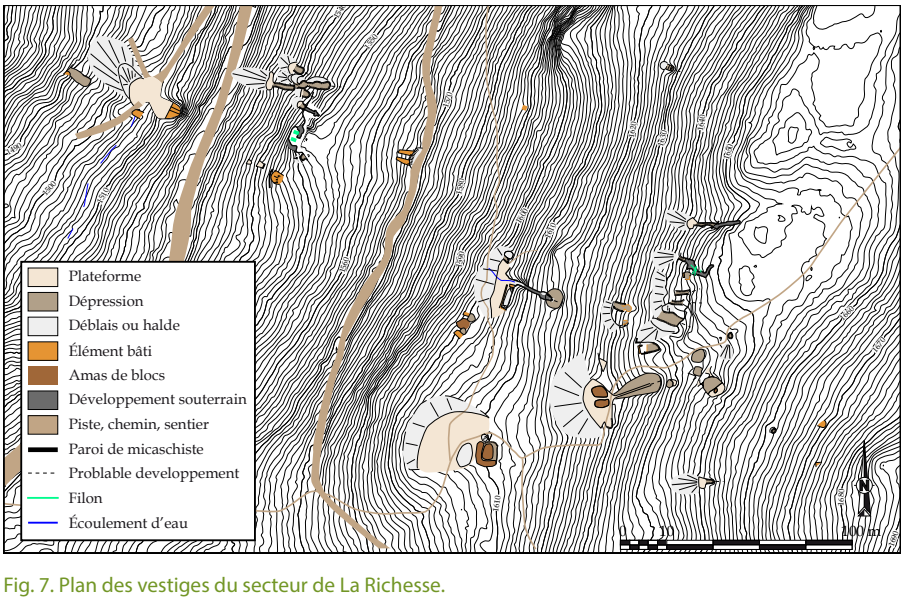


Fig. 7. Plan des vestiges du secteur de La Richesse.

Conclusion

Le traitement des données de terrain est en cours, mais les premiers résultats apportent déjà un meilleur éclairage des activités d'extraction et de transformation des ressources minérales sur le massif des Hurtières. La variété des exploitations inventoriées notamment en termes d'architecture et d'envergure, de minerais exploités, ou de techniques mises en œuvre sur un temps long doit, à terme, permettre de présenter au public des sites témoignant de l'histoire minière et métallurgique de la Savoie, mais également et plus largement d'illustrer une histoire des techniques caractérisées par les nombreuses innovations dont ont bénéficié les industries d'extraction et de production des métaux.

Adrien Arles
avec la collaboration de Gérald Bonnamour, Florian Leleu et Christophe Marconnet

Notes

1. Boireaud, S., « Mise en tourisme d'un site minier en Savoie. L'exemple du Grand Filon à Saint-Georges-d'Hurtières (Maurienne, Savoie) », *Collection EDYTEM. Cahiers de géographie*, vol. 17, no 1, 2014, p. 135-146.

2. Cette prospection a été autorisée par le Service régional de l'archéologie de la Région Auvergne-Rhône-Alpes et financée par le Département de la Savoie.

3. Les travaux miniers de Saint-Georges-d'Hurtières ayant déjà fait l'objet de recherches archéologiques ont été exclus du périmètre de la prospection.

4. Lelivec, H., « Mémoire sur les mines de fer et sur les forges du département du Mont-Blanc », *Journal des mines*, vol. 17, no 98, 1805, pp. 123-164 ;
Cabrol, B., *Étude géologique et minière du Massif des Hurtières : Chaîne de Belledonne (Savoie), Thèse de doctorat de l'Université de Grenoble*, 1967, p. 83-86.

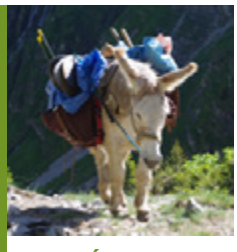
5. Galerie percée en contrebas de travaux miniers, en connexion avec les chantiers souterrains afin de drainer l'eau qui s'y accumule.

6. Pierre, F. et Wéber, A., *"…a bien deux mille pas dans le creus d'une montaigne…", De Bussang au Thillot : retour sur les richesses minières vosgiennes à la Renaissance*, Société d'Étude et de Sauvegarde des Anciennes Mines, 2020, 132-135 p.

7. Bozérian, J., *Mémoire sur la propriété des mines de Saint-Georges-d'Hurtières pour M. Berthod et la Compagnie générale anonyme des mines et hauts-fourneaux de la Maurienne*, 1865, p. 8 ;
Benoît, P. et Braunstein, P., « Les comptes miniers d'Hurtières en Savoie (1338-1350) », *dans Mines, carrières et métallurgie dans la France médiévale*, 1983, p. 183-206 ;
Bailly-Maître, M.-C. et Protat, V., « Sept cents ans d'histoire minière et métallurgique », *dans Le pays des Hurtières*, La Fontaine de Siloé-Savoie Vivante, 1997, p. 90-107.

restituer ou la quête de l'archéologue

un chalet du XVIII^e siècle à Sales (Sixt-Fer-à-Cheval).



ARCHÉOLOGIE EN MONTAGNE

De 2015 à 2019, l'Unité Archéologie et Patrimoine Bâti du Département de la Haute-Savoie a conduit des recherches historiques et archéologiques sur l'alpage de Sales[1] (commune de Sixt-Fer-à-Cheval), situé en haute vallée du Giffre[2]. Ce vaste espace montagnard de 1 700 hectares [fig. 1] se développe entre la chaine des Fiz à l'est et le désert de Platé à l'ouest, intégré de nos jours à la Réserve Naturelle de Sixt-Passy. La géologie complexe de ce vallon suspendu, principalement karstique, offre de nombreuses cavités et une hydrologie particulière, ce qui a contraint l'homme dans ses logiques de circulations et d'occupations.

Connaître pour valoriser

L'histoire de l'exploitation de l'alpage de Sales est d'abord liée à celle de l'abbaye de Sixt. Dotée de « terres sauvages et incultes[3] » couvrant l'intégralité de la haute vallée du Giffre, la communauté de chanoines emmenée par Ponce de Faucigny accède au rang d'abbaye en 1144. Dès lors, celle-ci s'appuie sur les habitants, vraisemblablement implantés par l'abbaye pour coloniser le territoire et mettre en valeur cet espace montagnard dont la ressource principale repose sur le pastoralisme. La montagne de Sales, l'une des quatre « hautes montagnes » de Sixt[4], serait donnée par la famille de Miolans vers 1199 à une éphémère communauté religieuse féminine de Sixt qui périclite. Sales passe très vite à l'abbaye de Sixt au début du XIII^e siècle. Le 19 mars 1418, l'abbé de Sixt alberge l'alpage à 35 communiers (chefs de famille) contre 400 florins d'or. Par cet acte, l'abbé accorde la jouissance de cette montagne à un groupe de paysans pour une durée indéfinie, moyennant un droit d'entrée et une redevance annuelle. Ce nouveau cadre juridique fonctionnera pendant des siècles pour être progressivement compromis aux XVIII^e et XIX^e siècles, à la faveur de l'évolution des droits sarde, puis français, certaines subtilités juridiques perdurant encore en ce début de XXI^e siècle... L'alpage est délaissé, sur un plan pastoral, progressivement dans le courant du XX^e siècle, étant essentiellement reconnu, de nos jours, pour sa qualité floristique, faunistique et paysagère.

Fig. 1. La montée à Sales après le Pas (1 639 m).

Les résultats des investigations sur le terrain menées par une équipe pluridisciplinaire d'archéologues, d'un géologue, d'environnementalistes, complétée par les travaux d'un historien et d'une archéozoologue et servies par les relevés d'un géomètre renouvellent notablement la connaissance de cet espace. En dépit du cadre austère de ces altitudes qui contraignaient les occupations en les réduisant au mieux à quelques semaines de l'année, les traces des occupations humaines se retrouvent jusqu'aux niveaux supérieurs, dénotant d'un souci d'exploitation extensif de cet alpage. Les seuls abords du village de Sales ont livré des dizaines d'emprises de bâtiments dont les plus anciens remontent aux XI^e-XIV^e siècles [fig. 2]. Outre les mutations organisationnelles des chalets, leur déplacement qui aboutit à la constitution d'un hameau au XVI^e siècle qui glisse au fil du temps jusqu'à l'emplacement actuel du village de Sales, atteste d'une évolution permanente.

Fig. 2. Le Bâtiment I en cours de fouille en 2016. Organisation du chantier avec stockage des matériaux.

Fig. 4. Le Dérochoir vu depuis le haut de la Combe à l'Ours.

Changements des cadres juridiques, mutation des organisations sociales, nécessaire adaptation à un climat qui varie et à des conditions météorologiques qui ne se distinguent pas par leur stabilité, évolution des constitutions des troupeaux pour suivre la demande d'un réseau commercial de longues distances… On en est – presque – réduit à chercher ce qui est véritablement immuable dans ces montagnes !

Afin de valoriser plus particulièrement les connaissances acquises sur les modes de construction des chalets de Sales, le Département de la Haute-Savoie a commandé un travail de restitution graphique au dessinateur David Fert. Trois bâtiments, représentatifs de trois périodes différentes mais suffisamment documentés par l'archéologie pour autoriser des restitutions argumentées, ont été retenus [fig. 3]. Les restitutions sont destinées à être présentées dans l'exposition[5] programmée à l'abbaye de Sixt, entre juin et septembre 2021, qui présentera les résultats des cinq années de recherches sur Sales.

Restituer, une approche collaborative et pluridisciplinaire :

Envisager la restitution d'un bâtiment, d'une scène ou bien d'un espace à un moment de l'histoire, c'est mettre en commun les compétences de différents acteurs. Préparer une restitution passe par la mise en place d'un dialogue, d'échanges et de partages avec les protagonistes du projet. C'est aussi et surtout proposer un scénario, construire une narration dans le cadre d'une problématique. L'illustrateur travaille alors en prenant en compte les résultats obtenus sur le terrain, mais aussi, en l'occurrence, en s'appuyant sur les technologies nouvelles.

La numérisation 3D, la photogrammétrie et la couverture LIDAR (« laser detection and ranging ») sont aujourd'hui des outils incontournables pour réaliser rapidement, à des fins d'étude et de valorisation, le relevé de bâtiments, de structures et d'aménagements ainsi que de leur contexte topographique. De par le caractère métrique de ces techniques d'acquisition et de modélisation, une fois ces maquettes numériques réalisées, elles permettent d'appréhender précisément les dimensions d'une structure existante (dégagée lors d'une fouille ou visible en surface), d'un espace ou d'un territoire, de s'y mouvoir virtuellement, et enfin de sélectionner des angles de vue privilégiés susceptibles de servir de base à un travail de restitution. Dans le cadre de ce projet en particulier, l'intervention d'Olivier Veissière, géomètre, a été précieuse pour apprécier les volumes probables des chalets disparus, restitués selon les indications des archéologues, sur la base des numérisations de terrain.

Par ailleurs, l'expertise du géomorphologue Sylvain Coutterand nous a permis de restituer l'aspect de la montagne du Dérochoir [fig. 4] avant les grands éboulements de 1471 et 1751. En effet, la restitution du bâtiment I situé près de la chapelle de Sales nous montre une partie de sa ligne de crête en arrière-plan. Les fouilles ont révélé que l'occupation de cette vaste structure semble s'étaler entre le XI^{e} et le XIV^{e} siècle. Dès lors, prendre en compte l'aspect antérieur à la date de 1471 de cette montagne était évident.

Ensuite, les connaissances acquises par les archéologues qui fouillent le site forment le carnet de route de l'exercice de restitution. Imaginer l'architecture probable et les aspects intérieurs et extérieurs du bâtiment sont la première étape de la proposition. Elle s'appuie sur les découvertes *in situ*, étayées par la mémoire orale des habitants, les enquêtes ethnographiques (Dominique Abry-Deffayet et Christian Abry), mais aussi grâce aux sources archivistiques (les études historiques ont été menées par Alain Mélo), l'iconographie ancienne [fig. 5], ou par l'observation de bâti encore en place [fig. 6] (un travail d'Inventaire a été conduit par Samir Mahfoudi)[6] ou sauvegardé, comme par exemple le chalet provenant justement de l'alpage de Sales, démonté dans les années 1960 et reconstitué au MUCEM de Marseille[7].

Fig. 3. La Bâtiment VII en cours de fouille vu depuis le Sud.

Le chalet d'alpage est alors un espace rudimentaire partagé entre l'âtre et la chambre à lait d'un coté et l'écurie de l'autre. Au-dessus du bétail, une mezzanine accueille les couchages sous la basse couverture de bois (ancelles), garnie de paille en guise de matelas. Son architecture, au XVIII[e] siècle, est une construction sur poteaux avec bardage extérieur et couverture d'ancelles.

Envisager l'ameublement et les outils d'un quotidien en montagne fait aussi appel à des sources diverses :
– L'étude (par Liliana Ceci) des céramiques, clous, ferrures et autres éléments métalliques [fig. 7] collectés durant les fouilles est déterminante pour reconstituer la vie domestique et ses objets ;
– L'étude d'inventaires raisonnés (nous pensons à l'ouvrage précité de Denise Glück) ;
– L'observation de meubles et objets encore présents dans les familles locales, (exposition présentée en 2019 et 2020 à l'abbaye de Sixt) ou bien l'observation de mobilier dont la provenance est connue (Gherardo Priuli et Jacques Châtelain, *Vieux objets en bois de la montagne Musée Savoisien,* Glénat, 2006 ; Jacques Chatelain, *Mobilier traditionnel des alpes occidentales,* Glénat, 2006), offrent un échantillonnage plausible, autorisant l'enrichissement du décor. Ainsi, les quelques éléments d'un confort tout relatif proposé pour le chalet VII (daté des XVIII[e]-XIX[e] siècles) s'inspirent d'une table de berger pliante de Savoie et de modèles de chaises de la région du Chablais et de Chamonix (conservés au Musée d'Ethnographie de Genève et au musée alpin de Chamonix). Les petits outils et ustensiles tels que les seilles, tranche-caillé, moules à fromage et à beurre sont, quant à eux, communs au monde alpin pour ces périodes.
Les conseils, remarques et observations de certains acteurs locaux ne sont pas à négliger non plus, tel l'ancien gardien du refuge de Sales, Roland Mogenier, ou le garde de la réserve de Sixt-Passy, Jean-José Richard-Pomet. Ces personnes, attachées à leur territoire qu'ils maîtrisent pleinement ont une sensibilité à cet égard qui est toujours bienvenue durant l'élaboration d'un projet comme celui-ci.

Une fois le décor et l'environnement installés, attachons-nous aux femmes et aux hommes qui ont occupé ces lieux, ainsi que leurs bêtes [fig. 8]. Là aussi l'étude des archives, anciennes comme plus récentes, nous permet de dresser un portrait humain de ce vallon haut perché.
Si les droits sur la montagne restent détenus par les chefs de famille, dans les faits c'est à la femme, à Sixt[8], qu'incombe traditionnellement la tâche de garder les bêtes et de fabriquer le fromage. En effet, la place des femmes est prépondérante dans cette microsociété d'altitude éphémère, mais qui se recompose, chaque année, quelques semaines à la belle saison. Enfin, en s'appuyant sur une iconographie adéquate, nous pouvons vêtir raisonnablement nos personnages suivant les usages de la période concernée. Ici aussi le concours du chercheur permet de ne pas tomber dans l'anachronisme ou bien la fantaisie.

De nouveau, les recherches et les analyses scientifiques sont précieuses pour brosser un portrait de la faune domestique et sauvage en ces lieux. Les différentes fouilles ont livré des ossements d'animaux que Patricia Chiquet, archéozoologue au Muséum de Genève, est en mesure d'étudier et d'identifier. La période médiévale nous livre des restes de bovins de plus petit gabarit par exemple, ainsi que des traces de chamois, certainement chassés. Par ailleurs, le chien de berger d'alors semble bien différent des patous d'aujourd'hui. L'alpagiste médiéval aurait privilégié les races de type dogue, alors gardien et défenseur du troupeau contre le loup, le lynx et l'ours, ou bien le maraudeur. Ces chiens étaient trapus et musclés. Enfin les sources archivistiques nous permettent de documenter, ponctuellement les dimensions des troupeaux de l'alpage.

Aux XVIII[e] et XIX[e] siècles on *emmontagne* alors à Sales avec les enfants, les vaches, les chèvres, les chiens, le cochon, les poules etc. On peut aisément imaginer un cortège hétéroclite et pittoresque où femmes, enfants et bêtes s'étiraient le long du sentier menant à l'alpage. Les pâtres sont nombreux, depuis les enfants jusqu'aux bergers chevronnés. Une animation certaine devait régner autour des chalets durant ces quelques semaines, au milieu des odeurs de foin mêlées aux relents du fumier, vidé chaque jour non loin du chalet.
Les rires et les cris, les tintements des clochettes et des sonnailles, les aboiements, bêlements et meuglements emplissaient alors l'alpage de Sales, qui se méritait dans l'épreuve, l'effort, la résilience et où la vie laissait quelques moments de distraction attestés par les nombreux graffitis retrouvés. L'exercice de restitution fait donc au préalable largement appel aux compétences multiples et à la capacité de les mobiliser collectivement. Le travail de l'artiste a pour but de synthétiser l'ensemble des informations qui lui sont livrées, en offrant une touche graphique originale et sensible dans un cadre de contraintes précises.

Fig. 7. Fragment du chaudron découvert dans un des chalets de l'ensemble VIII.

Fig. 6. Potence dans l'un des chalets actuels de Sales, avant travaux d'aménagement. On note l'emprise du foyer et la pierre foyère. Ici la potence s'articule à l'aplomb de la sablière.

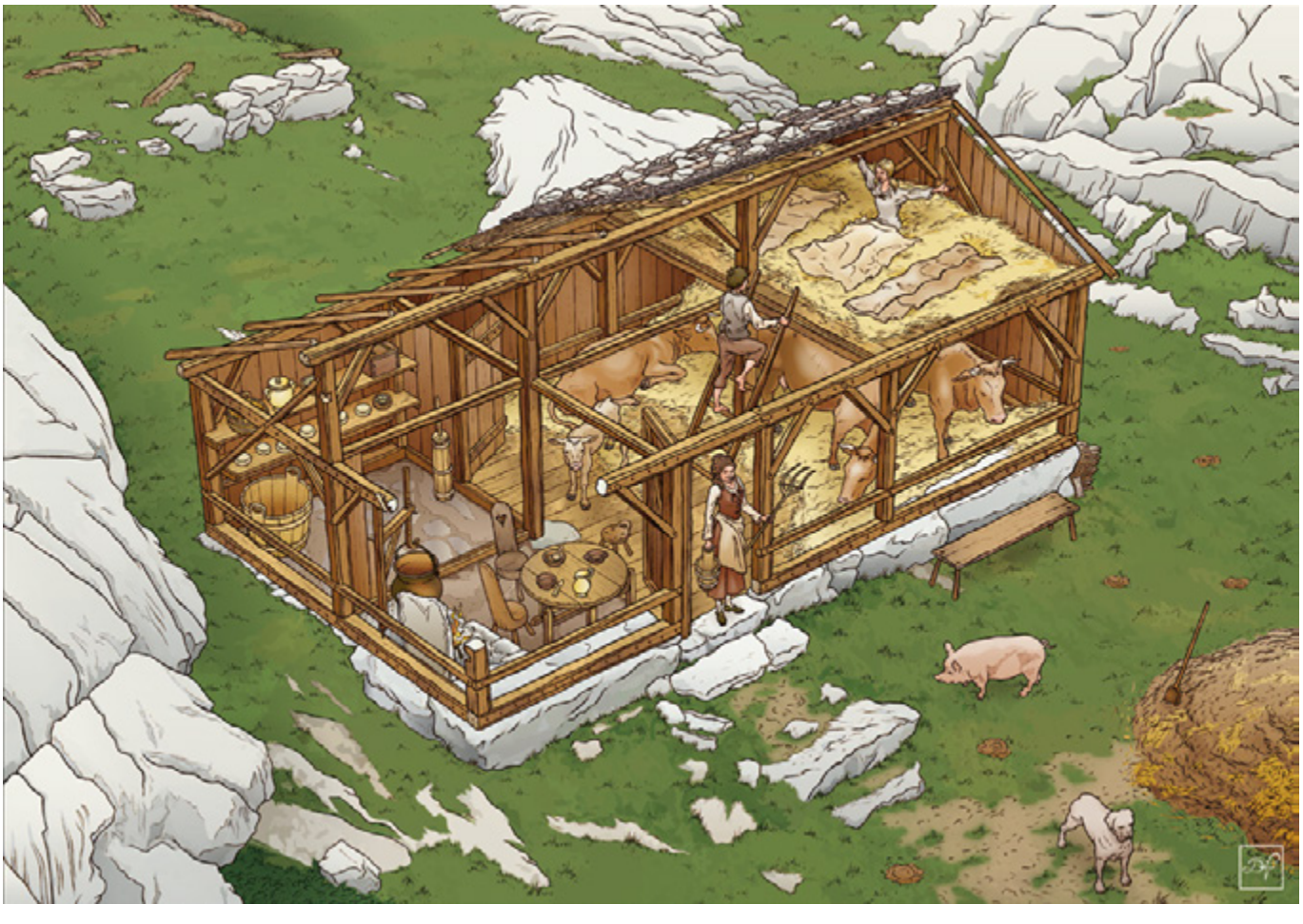
Fig. 5. Carte postale ancienne « 2223. *Environs de Samoëns (Haute-Savoie). Vallée de SIXT. Les Chalets de Sales* » L. Fauraz, édit. à Annemasse (Haute-Savoie). Vers 1920.
Collection J.-J. Richard-Pomet.

Le fruit d'un tel projet, l'illustration dessinée, est une proposition scénique d'un moment de l'histoire, tributaire d'un état de connaissances multiples qui, pour être honnête, sont appelées à évoluer au fur et à mesure des découvertes, sur le terrain comme en archives. Néanmoins, en archéologie, il convient aussi, à un moment donné, d'oser la restitution afin d'exposer les résultats des recherches aux critiques.

L'illustration dessinée reste complémentaire à la modélisation 3D[9]. Elle garde encore l'avantage d'une plus grande facilité évocatrice[10] et immersive que les technologies numériques, lesquelles, en revanche, trouvent leur pleine utilité dans les images animées.

David Fert et Christophe Guffond

Fig. 8. Bâtiment VII en cours de fouille et restitution au XVIII[e] siècle.
Illustrations de David Fert.



Notes

1. Christophe Guffond est le responsable de l'opération.

2. Guffond Christophe, « Circulations et occupations de la montagne sur le territoire de la commune de Sixt-Fer-à-Cheval (74) – l'alpage de Sales », *La rubrique des patrimoines de Savoie*, n° 43, juillet 2019, p. 22-23.

3. Rannaud Marie, *Histoire de Sixt*, Annecy 1916.

4. Cette désignation est celle usuellement admise au regard de la gestion pastorale de Sixt. Les trois autres « hautes montagnes » – plutôt alpages supérieurs – sont : Commune, Salvadon, La Vogeallaz.

5. Coproduite par le Département de la Haute-Savoie et la Commune de Sixt. Cette exposition est l'une des trois expositions du projet collectif de recherche « Écosystèmes montagnards du Moyen Âge à nos jours » piloté par l'Unité Archéologie et Patrimoine Bâti. Les deux autres seront présentées, à partir du 1[er] juillet, sur le Plateau des Glières (lieu de départ au bâtiment de Mémoire du Maquis) et sur le territoire du Salève (lieu de départ à la Maison du Salève).

6. Relativement rare dans son état « originel ». Les chalets rudimentaires de Sales sont devenus à la fin du XX[e] siècle des résidences secondaires convoitées.

7. Le Musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée. Une photo de l'intérieur restitué de ce chalet a été publiée dans l'ouvrage de Denise Glück, *Le mobilier régional français – Savoie-Dauphiné,* RMN, 1983.

8. Et même bien au-delà comme semblent le montrer différents travaux en cours.

9. Voir entre autres Guffond Christophe, Veissière Olivier, « Chartreuse de Mélan, restitution du site et des bâtiments disparus sous forme d'une maquette numérique », *La rubrique des patrimoines de Savoie*, n° 37, juillet 2016, p. 26-29. Pour ne citer que quelques autres restitutions numériques récentes de travaux archéologiques : Cortelazzo Mauro, « Castelli et territorio : mutamento e formaziione del paesaggio medievale valdostano nell'XI secolo. Una prima riflessione », *Actes du XV[e] colloque sur les Alpes dans l'Antiquité*, BEPAA, Aoste, 2019, p. 371-382 ; Andres Brigitte, Auf der Maur Christian, « Alpnutzung in Spätmittelalter und Frühneuzeit am Beispiel Andermatt UR », *Actes du colloque de Berne – La Suisse de 1350 à 1850 à travers les sources archéologiques*, Bâle, Archéologie Suisse, 2018, p. 129-138.

10. Nous songeons entre autres aux travaux d'André Houot.

les Britanniques à Aix-les-Bains au XIX^{e} siècle

deux expositions au Musée Faure

EXPOSITIONS
RÉSEAU ENTRELACS
MUSÉES & MAISONS
THÉMATIQUES DE SAVOIE

Jeune fille au piano, Marie Marguerite Turner.
Coll. Musée des Beaux-Arts de Chambéry

La présence britannique à Aix-les-Bains

Au XIX^{e} siècle, à l'époque du romantisme, les Alpes sont à la mode en Grande-Bretagne, pionnière dans le domaine du tourisme. Aix-les-Bains, ville d'eaux située entre lac et montagnes, attire tout particulièrement la population britannique, qui s'y installe et propose son « way of life » : boutiques spécialisées, salons de thé, mais aussi goût pour la marche en montagne, l'herborisation, le dessin et l'aquarelle. En 1884, la station thermale, très en vogue, compte plus de 3000 anglais !

Pour les satisfaire, Aix se dote d'équipements sportifs de pointe : golf, hippodrome, club nautique, tennis club et – aujourd'hui disparu – tir aux pigeons ! Parallèlement, pour permettre à la population britannique de suivre le culte anglican, l'église Saint-Swithun est édifiée en 1870 par l'entreprise Paul Bonna, sur le projet du chevalier Samuel Saint-Swithun Burden Whaley, qui lance une souscription et obtient des fonds de la ville et de la communauté anglophone pour la construire. Avec ses murs de calcaire et son toit couvert d'ardoises, elle s'inscrit dans la sobriété des édifices anglicans et rejette le faste. Elle est immédiatement très fréquentée. Rachetée symboliquement par la Ville à la Colonial and Continental Church society en 1976, l'église est aujourd'hui restaurée et devenue un centre œcuménique et culturel. On y remarque encore la très belle chaire en marbre et le vitrail offerts par Lady Whalley en mémoire de Sir Samuel Whalley.

À Aix-les-Bains, l'influence britannique de la seconde moitié du XIX^{e} siècle à la Première Guerre mondiale est encore sensible aujourd'hui au travers des noms de nombreux hôtels et rues à glaner dans la ville : Windsor, Iles britanniques, Bristol, Cottage…

Aix, « Station des reines et Reine des stations »

La Reine Victoria, au plus long règne de l'histoire du Royaume-Uni, a 66 ans quand elle vient à Aix-les-Bains pour la première fois : elle y séjourne à trois reprises, en 1885, 1887 et 1890, consacrant « Aix-en-Savoie » et lui faisant prendre le pas sur les stations allemandes. Elle réside dans la villa aménagée spécialement pour elle par l'hôtelier Bernascon, en bordure du parc de Casino, en compagnie de sa fille la princesse Béatrice de Battenberg, qui vient y soigner de sévères rhumatismes. Malgré son pseudonyme de comtesse de Balmoral, elle est accueillie avec effervescence dans la ville et épiée dans ses moindres faits et gestes. Préservant sa tranquillité, elle apprécie les promenades de plein air dans la région aixoise et remplit ses carnets de croquis et d'aquarelles. Aujourd'hui, des traces de son passage subsistent dans la ville : notamment un buste du sculpteur chambérien Marius Vallet dit Mars-Vallet (1869-1957) érigé en 1923 place du Revard, et l'avenue Victoria, rebaptisée ainsi trois jours après la première arrivée de la Reine à Aix en 1885.

expositions prolongées jusqu'au 25 mai 2021

« ANGLOMANIA – La présence britannique à Aix-les-Bains du début du XIXe siècle aux années 50 », par les Archives municipales d'Aix-les-bains.
Cette excursion dans le Grand Siècle victorien est l'occasion d'évoquer la présence britannique sous toutes ses facettes, du mythe de la Reine Victoria à la réalité, au fil des nombreuses traces laissées par cette présence dans le paysage urbain.

Exposition de peintures
« Le Bel-esprit s'expose : quand la Reine Victoria venait à Aix-les-Bains »
Une invitation à la promenade parmi des portraits mondains de femmes de la fin du XIXe siècle : des portraits les plus officiels aux scènes de genre intérieures, des cimaises du Salon officiel aux murs du salon, tous sont des témoignages de la vie aixoise qui s'expose…

Ouvert tous les jours sauf le mardi de 10h à 12h30 et de 14h à 18h
Musée Faure
10 boulevard des Côtes
73000 Aix-les-Bains

Pour rappeler cet héritage, le Musée Faure a souhaité présenter deux expositions complémentaires : la première raconte cette époque sous l'angle de l'histoire et du patrimoine et la seconde l'évoque sous l'angle artistique. En parallèle, des panneaux de signalétique patrimoniale ont été installés de manière pérenne dans la ville pour marquer les lieux clé de la présence britannique.

L'exposition « Anglomania - La présence britannique à Aix-les-Bains du début du XIXe siècle aux années 50 »

L'exposition, présentée par les Archives municipales d'Aix-les-Bains sous la direction de Joël Lagrange, est l'occasion d'évoquer les nombreuses traces laissées par la présence britannique sous toutes ses facettes dans le paysage urbain aixois. Du mythe Victoria à la réalité, elle ravive - au moyen de panneaux illustrés, d'objets, de livres, d'affiches et de tableaux issus des collections municipales ou de prêts de particuliers - le Grand Siècle victorien, à la rencontre d'une clientèle britannique raffinée et exigeante, auscultant comment les aixois s'y sont adaptés et en ont tiré profit.

La Reine Victoria, détail, Heinrich von Angeli, 1885, réplique du portrait conservé au château de Windsor. Coll. Musée Masséna de Nice.

L'exposition « Le Bel esprit s'expose : quand la reine Victoria venait à Aix-les-Bains....»

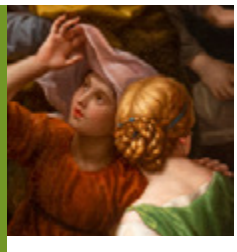
Avec la Belle époque, alors que la vie culturelle bat son plein, fleurit à Aix-les-Bains le Bel esprit : cet esprit d'élégance et de distinction, enclin même parfois à la prétention : on en joue pour exhiber ses atouts et ses connaissances. L'exposition « Le Bel esprit s'expose... » met à l'honneur un genre artistique qui se développe à merveille dans ce contexte : le portrait mondain. Si celui-ci est d'abord l'apanage de la royauté, il devient vite à la mode au sein de l'aristocratie, et même de la bourgeoisie, et s'impose au Salon des beaux-arts aux côtés des sujets religieux et mythologiques. Du côté des grands de ce monde, c'est la course pour avoir un beau portrait. Les grands portraitistes, comme Jean Alexandre Dominique Ingres (1780-1867) et Franz Xaver Winterhalter (1805-1873) – portraitiste officiel de la Reine Victoria, du couple impérial Napoléon III et Eugénie ou encore de l'impératrice Sissi – connaissent un énorme succès. Dans leur lignée, de nombreux artistes se spécialisent avec succès dans ce genre : James Tissot, Alfred Stevens, Carolus Durand, Henri Gervex, Boldini… Le genre est très lucratif, et les peintres qui y excellent font fortune.
Des portraits les plus officiels aux scènes de genre intérieures, les tableaux présentés – de la collection du musée ou empruntés à des collections publiques - témoignent, à travers les tenues des femmes et leurs atours, les étoffes et les accessoires, les regards et les poses subtiles, de cet art de la représentation. Cette exposition est une invitation à la promenade parmi ces portraits mondains de femmes de la fin du XIXe siècle : tels des « selfies » de la Belle-époque, tous ces portraits sont des témoignages de la vie qui s'expose…

Delphine Miège

L'heure du café, Julie Marest.
Coll. Musée des Beaux-Arts de Chambéry.

le musée des Beaux-Arts de Chambéry

nouveau membre du réseau Entrelacs – musées et maisons thématiques de Savoie



COLLECTIONS
RÉSEAU ENTRELACS
MUSÉES & MAISONS
THÉMATIQUES DE SAVOIE

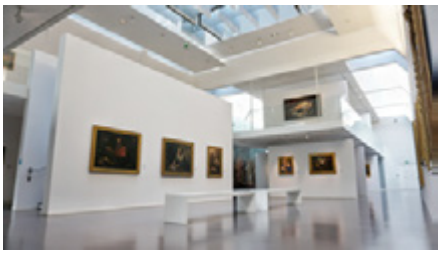
Histoire des collections

Si historiquement le premier noyau d'une bibliothèque-musée apparaît à Chambéry en 1783 grâce au legs de l'abbé de Mellarède, il faudra toutefois attendre 1806 pour qu'une collection de beaux-arts se développe. À cette date Georges-Marie Raymond, directeur de l'École secondaire communale décide de créer dans son établissement un musée dédié à l'apprentissage des élèves. Au cours des années suivantes, ce petit musée destiné aux étudiants s'enrichit de donations. Ainsi en 1808 Jean-Baptiste Peytavin, peintre et beau-frère du directeur, fait don du tableau intitulé *Les Sept Athéniennes livrées au Minotaure*.

Cette finalité pédagogique évolue vers 1818 lorsque la municipalité décide d'associer ce petit musée à la bibliothèque de la ville et d'installer les deux institutions dans l'ancienne église des Antonins. Néanmoins le musée restera longtemps lié à l'école de peinture puisqu'ils partageront les mêmes directeurs jusqu'au début du XX[e] siècle.
La collection de beaux-arts s'accroît largement à partir de 1819. De cette année date le don du panneau de Jan Van Dornicke, *L'Adoration des mages* (vers 1520), restauré en 2018. En 1831, François Guy procède au premier grand legs de peintures flamandes et hollandaises.
En 1834, Étienne Rey, savoyard installé à Paris où il tient une boutique de matériel d'artiste, de restauration et de vente d'œuvres, offre 29 tableaux dont *La Rixe des musiciens* de l'atelier de Georges de la Tour.
En 1850, le peintre Benoît Molin est nommé conservateur du musée et directeur de l'école de peinture de Chambéry. Sa personnalité et ses relations vont permettre un accroissement considérable des collections. Il convainc le roi Victor-Emmanuel II de donner au musée une vingtaine d'œuvres destinées à former les élèves de l'école de dessin, parmi lesquelles figurent les tableaux de Francesco Beaumont et de Laurent Pécheux.
C'est lui également qui est à l'origine des libéralités du baron Hector Garriod, dons et legs qui se succèdent de 1863 à 1883 et qui représentent au total 244 tableaux ainsi que des ouvrages. Grâce à ce généreux donateur le musée possède un très riche fonds de peintures italiennes du XIV[e] au XVIII[e] siècle, privilégiant les écoles de Florence, Naples et Venise. Garriod sera à l'origine du bâtiment actuel, inauguré en 1889 et commandé à la ville pour recevoir ses dons, abriter les collections municipales et constituer un vrai musée-bibliothèque.
Le dernier grand legs date de 1890 lorsque Léonce Mesnard, Maître des Requêtes au Conseil d'État, offre 309 tableaux majoritairement français et nordiques qui enrichissent la collection en qualité et diversité.
À partir de 1860 lorsque la Savoie devient française, des dépôts importants de l'État viennent compléter la collection. Ces envois concernent surtout des œuvres du XIX[e] siècle, acquises par l'État au Salon de Paris (Jérôme Langlois, François Gigoux). Toutefois, un dépôt exceptionnel de peintures siennoises (dont le *Retable de la Trinité* de Bartolo di Fredi) est consenti en 1978 par le musée du Louvre à la suite de la dation de la famille Daille.
Les dons et legs deviennent moins fréquents au XX[e] siècle mais l'enrichissement des collections se poursuit au travers d'achats. Depuis 2014, grâce aux aides conjuguées de l'État, de la Région et de mécènes, des œuvres de première importance sont entrées dans la collection.

Musée des Beaux-Arts, façade.

Depuis 2012, le service des musées de la ville de Chambéry se compose d'un musée des Beaux-Arts, d'une artothèque et des Charmettes, maison de Jean-Jacques Rousseau.



Musée des Beaux-Arts, vue intérieure.

Acquisition de deux œuvres de Laurent Pécheux

Alexandre dans la tente de Statira et ***Virginie devant le décemvir Appius Claudius et consignée à Marcus Claudius*** dite aussi ***La Mort de Virginie.***

Laurent Pécheux, *La Mort d'Épaminondas*, 1795.

[à droite] Laurent Pécheux, *Alexandre dans la tente de Statira*, 1792.

En matière d'enrichissement des collections, la conservation des musées de Chambéry a défini des orientations fondées sur la cohérence des collections en complétant les ensembles historiques. Aussi, les deux œuvres de Laurent Pécheux (Lyon, 1729 – Turin, 1821) acquises en 2018 et 2020 consolident avec force l'axe dédié aux arts dans le royaume de Piémont-Sardaigne.

Ces importantes acquisitions ont bénéficié de la contribution de généreux financeurs qui témoignent ainsi leur intérêt et leur attachement à l'institution. Ces achats ont été possibles grâce à la participation exceptionnelle de l'État au travers du Fonds du patrimoine, de la Région Auvergne-Rhône-Alpes et de l'association des Amis des Musées de Chambéry.

Le musée des Beaux-Arts conserve huit œuvres de Laurent Pécheux dont cinq proviennent du projet de décor de la Galerie Beaumont du Palais royal de Turin[1]. Cet ensemble est représentatif de la diversité de la production de l'artiste. On y trouve à la fois des œuvres issues de commandes royales usant de grands formats d'apparats et de sujets sévères mais aussi des œuvres de commandes privées aux dimensions réduites et sujets légers.

Laurent Pécheux, né à Lyon en 1729, réalise toute sa carrière en Italie, à Rome puis à Turin où il meurt en 1821. À Rome en 1753, il s'affirme comme l'un des représentants de la peinture d'histoire, au moment où s'élabore le néoclassicisme. En 1777, le roi de Piémont-Sardaigne, Victor Amédée III, le choisit comme premier peintre et directeur de l'Académie de Peinture et de Sculpture de Turin.

L'acquisition en 2020 de *Virginie devant le décemvir Appius Claudius et consignée à Marcus Claudius* (1776) dote le musée de l'œuvre marquant le tournant de sa carrière. En effet, Pécheux répond à une commande de son protecteur le bailli de Breteuil, quand l'œuvre est secrètement remise par ce dernier à Victor-Amédée III, dans le cadre d'un concours organisé pour la charge de premier peintre. Pécheux le remporte à son insu, puis accepte en 1777 de quitter Rome pour Turin. Avec cette œuvre, il affirme magistralement le parti du retour à l'Antique.

Le sujet imposé est « Virginie devant le décemvir Appius, et consignée à Marcus Claudius ». Laurent Pécheux traite du premier jour du procès de Virginie présidé par le décemvir Appius Claudius qui la convoite. Virginie promise à Lucius Icilius, est ici entraînée de force après le jugement abusif la déclarant propriété d'un complice. Cette composition dense est une des plus ambitieuses de l'artiste.

En 1787, Victor-Amédée III de Savoie le charge de renouveler le décor de la Galerie Beaumont du Palais royal de Turin, dont la voûte avait été décorée par le peintre du même nom entre 1738 et 1743. Pécheux entreprend un programme peint très ambitieux qui sera interrompu par l'occupation française.

En 2018, le musée acquiert *Alexandre dans la tente de Statira* (1792), pendant de *La Mort d'Épaminondas* (1795) entré dans les collections municipales par don de Victor-Emmanuel II de Savoie en 1850 ainsi que quatre autres œuvres du cycle inachevé. Le musée des Beaux-Arts de Chambéry les rassemble pour la première fois depuis la dispersion des œuvres destinées au Palais royal de Turin.

Clélie et ses compagnes traversant le Tibre et *Mucius Scaevola*, conservées roulées et connues uniquement grâce à des photos anciennes vont bénéficier en 2021 d'une étude préalable à une restauration au Centre de recherche et de restauration des musées de France (C2RMF), dans le but de pouvoir révéler au public l'ensemble du programme peint.

Laurent Pécheux, *La Mort de Virginie*, 1776.

Note

1. Œuvres de Laurent Pécheux conservées au musée des beaux-arts :

– *Virginie devant le décemvir Appius Claudius et consignée à Marcus Claudius* dit aussi *La Mort de Virginie*, 1776.
Huile sur toile. H. 0,98 ; L. 1,36. Signé et daté en bas à droite : Laur[entiu]s Pecheux Lugdu[nensi]s faciebat / Romae 1776. Achat avec l'aide du Fonds du Patrimoine du ministère de la Culture, de la Région Auvergne Rhône-Alpes et de l'association des Amis des Musées de Chambéry, 2020. Inv. 2020.1.

– *Narcisse*, 1796.
Huile sur toile, H. 43 ; L. 64.5. Achat, 1982. Inv. 982-21-2

– *La Raison (Minerve) conseillant la Nature (Venus)*, 1794
Huile sur toile, H. 44.5 ; L. 64.5. Achat, 1982. Inv. 982-21-1.
Cycle du Palais royal :

– *Clélie traversant le Tibre*, 1787.
Huile sur toile. H : 290 x L : 395 cm. Don de Victor-Emmanuel II de Savoie en 1850. inv. M 878.

– *Alexandre dans la tente de Statira*, 1792.
Huile sur toile, H. 1,38 ; L. 1,54. Signé et daté en bas à droite : Laur. Pecheux Lugd. / 1792. Achat avec l'aide du Fonds du Patrimoine du ministère de la Culture, de la Région Auvergne Rhône-Alpes et de l'association des Amis des Musées de Chambéry. Inv. 2018-1-1.

– *La Mort d'Épaminondas*, 1795.
Huile sur toile, H. 1,38 ; L. 1,55. Don de Victor-Emmanuel II de Savoie en 1850. Inv. M 658.

– *Auguste faisant un sacrifice à Mars et faisant fermer la porte du temple de Janus par les prêtres saliens*, 1796-1800.
Huile sur toile, H. 3,15 ; L. 4,05. S.D. : Laur. Pecheux 1800 (recouvre la date : 1799). Don de Victor-Emmanuel II de Savoie en 1850. Inv. M 1353.

– *Mucius Scaevola*, 1802.
Huile sur toile, H. 3,24 ; L. 4,12. Don de Victor-Emmanuel II de Savoie en 1850. Inv. M 882.

Deux œuvres de Mattia Preti restaurées

La Mort de Didon
et ***Judith présentant la tête d'Holopherne***

La conservation et la restauration des collections constituent, au même titre que les acquisitions, une composante fondamentale de la politique du service des musées de la ville de Chambéry.
Une programmation pluriannuelle de restauration est établie en fonction des projets de valorisation, des prêts, des dépôts ou des acquisitions. Chaque année plusieurs œuvres rejoignent les ateliers de restaurateurs habilités. Les restaurations fondamentales se déployant sur plusieurs années, comme celle des deux œuvres de Mattia Preti (Taverna, 1613 – La Valette, 1699) *La Mort de Didon* et *Judith présentant la tête d'Holopherne*, ont fait l'objet d'un protocole spécifique. Elles ont été réalisées dans les ateliers du Centre de recherche et de restauration des musées de France (C2RMF) à Versailles.
Si les travaux de restauration des deux œuvres de Mattia Preti débutent en 2018, l'étude menée par le musée des Beaux-Arts de Chambéry, en partenariat avec le C2RMF, a été engagée en 2014.
Après avoir rejoint les ateliers du C2RMF à Versailles, les œuvres ont été observées dans les ateliers d'imagerie pour permettre ainsi une analyse fine de leur état et la définition précise des besoins nécessaires à la rédaction du cahier des charges des interventions. L'objectif était d'assurer une parfaite connaissance matérielle de l'œuvre afin de choisir les solutions les mieux adaptées.
Un comité scientifique de suivi de la restauration, composé de spécialistes français et étrangers de la peinture du XVII[e] siècle, fut mis en place pour accompagner la direction des musées au cours de l'opération et d'en valider collégialement chaque étape.
La restauration fondamentale des deux tableaux a stabilisé l'état général des œuvres, en améliorant l'état de surface de la couche picturale et en permettant de retrouver la facture de l'artiste. Elle a mis en évidence des zones devenues peu lisibles à l'arrière-plan comme les paysages, les architectures et certains personnages. Cette intervention permet aujourd'hui de retrouver toute la puissance plastique de leur auteur, de maintenir les œuvres au plus près de leur état d'origine et d'en assurer leur pérennité.

Les œuvres dans les ateliers du C2RMF (Centre de recherche et de restauration des musées de France).

une restauration en partenariat

La restauration a été réalisée grâce à l'aide du Fonds régional d'aide à la restauration (FRAR), cofinancé par l'État et la Région Auvergne-Rhône Alpes, ainsi qu'à la généreuse contribution de 45 donateurs privés réunis par le club des mécènes des musées de la ville de Chambéry, *Les Amis d'Hector*.

Un groupement de sept restaurateurs s'est organisé pour ce projet :
C. Mouterde, N. Pincas, C. Gouton-Dellac et E. Bonaccini pour les couches picturales ;
J-P. Viala et L. Hurter pour les supports.
M. Dubost pour les cadres.

Mattia Preti réalise ces deux œuvres à Naples entre 1653 et 1656. Cette période est reconnue comme la plus importante de sa carrière. Il devient l'un des artistes les plus influents de l'école napolitaine en introduisant un vocabulaire baroque sans renoncer aux composantes de la tradition locale marquée par l'œuvre de Ribera et de Caravage.
Ici l'artiste met en scène deux héroïnes, l'une biblique et l'autre littéraire. Il confronte le désespoir de Didon abandonnée par Énée au triomphe de Judith.

Caroline Bongard,
Antonia Coca-De Bortoli

Mattia Preti, *La Mort de Didon,* 1653-1656.

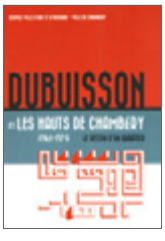
Mattia Preti, *Judith présentant la tête d'Holopherne,* 1653-1656.

notes de lecture

1000 ans d'histoire en Cœur de Savoie
Collectif, Association de l'Histoire en Cœur de Savoie / neva Editions, 2020, ISBN 978-2-35055-281-1 – 65€
Cet imposant ouvrage est le fruit d'un travail collectif de passionnés bénévoles mobilisés sur l'ensemble du territoire Cœur de Savoie. L'Association de l'Histoire en Cœur de Savoie, créée pour mener à bien ce projet, a su mobiliser et initier les bénévoles référents sur les 43 communes du territoire.
Un important travail de recherche archivistique a été conduit, complété par un travail de récolement des sources orales. La période retenue, la plus dense en sources disponibles, s'étend de l'An Mil à nos jours et donne lieu à une chronologie commune respectée par les auteurs. La période de l'Antiquité qui a livré tant de vestiges dans ce secteur, fait l'objet d'un chapitre particulier où sont présentés les objets remarquables découverts.
Outre les entrées par communes, le lecteur trouvera des entrées thématiques. Un éclairage spécifique est porté aux sujets suivants : la sidérurgie ; l'Isère, l'Arc et le Gelon ; la vigne et le vin ; le cadastre sarde ; la frontière ; les poids, mesures et monnaies avant 1850.
L'article sur la frontière illustre à propos la complexité à appréhender un lieu de passage, carrefour de différentes voies, objet de convoitise durant près d'un demi-millénaire où les vestiges de l'ancienne frontière delphino-savoyarde sont encore visibles : de mystérieuses bornes mémoires inscrites dans la pierre de ces anciennes marches…
Un ouvrage indispensable à tous ceux qu'intéresse l'histoire de ce territoire « crucial » de la Savoie.

Regards sur le patrimoine multiple
sous la direction de Virginie Massol-Kremer et Jean Le Pottier, Errance / Actes sud / Association des conservateurs des antiquités et objets d'art de France, 2020, ISBN 978-2-87772-688-7 – 27€
Actes du colloque de l'Association des conservateurs des Antiquités et objets d'art de France, tenu à Sorèze, du 26 au 28 septembre 2019.
La mission des conservateurs des Antiquités et objets d'art consiste à protéger le patrimoine mobilier français remarquable. La notion de rareté ou d'unicité demeure un critère majeur pour évaluer la sauvegarde des objets. Cet ouvrage relativise cette approche en démontrant que les objets historiques sont rarement uniques. Le processus de création obéit en effet le plus souvent à l'intégration de modèles pour lesquels l'inspiration aboutit au mécanisme de la production d'œuvres. Il s'agit ici de reconnaître les notions d'influence, de modèles, de copies, de séries, voire de falsifications, qui entrent dans ce processus.
Après un préambule sur la notion de patrimoine multiple, l'ouvrage donne des pistes de compréhension. Différentes entrées témoignent de la pluralité des mécanismes d'imitation : falsifier, reconstituer, s'inspirer, copier et protéger. Les nombreux faux, si difficiles à démasquer, relèvent parfois du génie des faussaires.
Reconstituer n'est pas forcément une démarche nouvelle de restitution de l'œuvre originelle. Une œuvre vit son histoire. Elle se transforme parfois selon la volonté de ses propriétaires, ou se voit rafraîchie.
La question de l'inspiration pose celle de l'originalité. Le processus de création s'inspire, se nourrit d'influences personnelles, culturelles, artistiques, politiques…
Enfin, la protection se veut la synthèse des réflexions menées qui permettent de discerner, de faire des choix pour distinguer la transmission d'objets remarquables !
Un ouvrage passionnant qui interroge avec pertinence et érudition la notion de patrimoine.

Jean-Louis Chanéac.
Formes rêvées, formes concrètes
par Dominique Amouroux et Mélina Ramondenc, coll. Portrait, CAUE 74, 2020, ISBN 978-2-910618-40-7 – 20€
Cette notice vient en miroir de l'itinéraire de Jean Dubuisson.
Le dernier opus de la collection « Portrait » édité par le CAUE de la Haute-Savoie met en avant un autre itinéraire d'architecte contemporain : Jean-Louis Chanéac. Très attaché à la Savoie, sa créativité, son charisme et son expertise dans la conduite de travaux lui attirent de nombreuses commandes.
Sa réflexion permanente sur l'élaboration d'un modèle de ville conciliant des aspirations environnementales, sociales et culturelles font de lui une personnalité marquante de l'architecture contemporaine. Architecte d'une clientèle locale dont les équipements urbains, les logements collectifs et les réalisations d'habitat individuel témoignent, il est aussi celui d'une aspiration sociale avec ses systèmes « planning » composés de modules en bois à assembler et formant des cellules ; ses coques industrialisées poétisées visant à généraliser l'accès à un habitat bon marché. L'habitat y est perçu comme un bien de consommation à adapter aux exigences du monde moderne. Ses réalisations à Douvaine en témoignent, tout comme ses « rêves de courbes par centaines », ses projets de « Cité lacustre » ou de « Ville cratère » qui révèlent sa créativité prolixe. Son œuvre illustre les certitudes et les doutes d'une génération d'architectes et révèle un bouillonnement incessant, une capacité à transcrire en formes et en espaces les goûts de ses interlocuteurs, une sidérante aptitude à proposer un compromis de qualité quelles que soient les oppositions.
Une bonne occasion de découvrir l'homme derrière l'architecte, le peintre et le designer. Celui qui nous a laissé des bâtiments bien connus en Savoie : le lycée du Granier, le campus de Savoie-Technolac, les cœurs des stations de Val d'Isère et Courchevel… Et tant d'autres encore…



Jean Dubuisson
et les Hauts de Chambéry (1963-1974), le dessin d'un quartier
par Charlotte Lejeune et Sylvie Tomasena, Service Ville d'art et d'histoire-Ville de Chambéry, 2019, ISBN 979-10-699-4398-8
Catalogue de l'exposition du CIAP présentée du 13 avril 2019 au 5 janvier 2020 à l'Hôtel de Cordon.
Dans l'immédiat de l'après-guerre, la croissance démographique, l'essor économique des Trente Glorieuses et l'industrialisation de l'agriculture conduit à un exode rural massif vers les villes, provoquent un besoin urgent et important de logements. L'Etat mène alors une politique volontaire de construction d'habitats collectifs.
Les grands centres urbains se dotent de nouveaux quartiers sous la direction d'architectes à la modernité assumé, témoignages des temps nouveaux et de l'idée de Progrès. Un autre fait marquant de cette architecture, outre la modernité qu'elle affiche, est la qualité de vie qu'elle promeut. Les nouvelles constructions sont dotées de tout le confort moderne : chauffage collectif, eau courante, salle de bains et toilettes. Leur conception répond aux idéaux de l'architecture nouvelle : avancées techniques permises par la révolution industrielle et l'avènement des constructions en béton armé, l'optimisation des espaces de vie, qualité de vie et habitat ergonomique liés aux progrès sociaux…
Ces chantiers grandioses changent irrévocablement le paysage urbain.
La commande du projet immobilier de Chambéry-le-Haut a été faite à Jean Dubuisson, architecte lauréat du grand Prix de Rome en 1945, ayant déjà à son actif des chantiers prestigieux dans le nord et l'est de la France.
Cet ouvrage, après avoir présenté son parcours et ses différentes réalisations d'envergure, s'attache aux différents traits de son architecture que l'on retrouve en point d'orgue dans sa réalisation des Hauts de Chambéry : horizontalité – les bâtiments se déploient en longueur selon un schéma en grecque, ouvertures en façade sur des loggias qui font offices de zones intermédiaires entre l'extérieur et l'intérieur et qui inondent littéralement de lumière les espaces de vie.
De 1963 à 1974, le paysage du quartier de la Croix-Rouge est radicalement transformé. 2 500 logements sont livrés. Cet ensemble architectural d'envergure est un témoignage exceptionnel du patrimoine contemporain reconnu par le label « Patrimoine XX^{e} ».

Une culture paysanne au XX^{e} siècle en Beaufortain, Pays de Savoie
par Gilbert Bon-Mardion, Atelier des livres, 2020, ISBN 979-10-91271-39-4 – 18€
L'auteur évoque avec sincérité son parcours de vie dans l'immédiat après-guerre en Beaufortain, alors que la France se relève des épreuves endurées. Les habitants y gagnent leur subsistance en travaillant la terre. Chaque tâche étant la continuité d'un héritage ancestral perpétuant les savoir-faire d'une culture aujourd'hui disparue, chaque outil témoigne d'une spécialisation et d'une ingéniosité remarquable, témoignage de l'intelligence et la capacité d'adaptation des hommes. L'iconographie illustre parfaitement le récit de vie et donne à voir concrètement les scènes de l'existence quotidienne et la diversité des outils employés.
Ce récit de vie, témoignage d'un univers rude mais juste dans lequel tout semble appartenir à un ordre immuable et équilibré, représente une évocation éloquente d'un mode de vie passé.
Il conduit le lecteur à une réflexion sur l'artificialité de nos vies modernes où essentiel et accessoire se confondent parfois. Chacun nourrira sa propre pensée et saura faire la part des choses entre un monde austère et âpre où l'indispensable est la règle de vie, et notre époque où les possibilités sont multiples mais dans lesquels nous nous perdons un peu.
Il est des ouvrages qui emportent l'adhésion dès les premières lignes, par l'authenticité du propos, par la nostalgie ressentie à l'évocation d'un monde révolu... Celui-ci en est assurément.

Vinciane Gonnet-Néel

- Actualités PITEM PaCE, patrimoine tranfrontalier **3**
- Patrimoine & médiation **4 & 5**
- Médiation – Réseau musées & maisons thématiques de Savoie **6 & 7**
- Archives départementales **8 à 13**
- Archives municipales de Chambéry **14 & 15**
- Architecture **16 & 17**
- Patrimoine & art sacré **18 & 19**
- Archéologie **20 & 27**
- Expositions – Réseau musées & maisons thématiques de Savoie **30 & 31**
- Collections – Réseau musées & maisons thématiques de Savoie **32 à 34**
- Livres **35**

SAVOIE

LE DÉPARTEMENT